DO
Doubl.

Susan K. Carlie

Paris. Sept. 22nd. 1

Carnet

D'UN

MONDAIN

Gazette Parisienne, Anecdotique et Curieuse

PAR

ETINCELLE

Cent illustrations en noir et Cinq planches en couleurs

Composées par A. Ferdinandus

PARIS

ÉDOUARD ROUVEYRE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

1, Rue des Saints-Pères, 1

1881









E “ *Carnet d’un Mondain* ” *que nous publions aujourd’hui, renferme quinze délicieuses nouvelles, écrites avec le charme qui caractérise le style spirituel et raffiné de l’auteur. Ces tableaux de la société, de la mode et du goût parisiens ont valu à l’écrivain qui signe* “ *Etincelle* ”, *les plus précieux, les plus flatteurs encouragements de la part du public érudit et lettré auquel s’adresse* “ Le Figaro ”.

Gardant, — avant tout, — un cachet d’originalité

piquante, ces causeries intimes, appréciations, descriptions et réflexions toujours rapides, — écrites au jour le jour, — sont une sorte de galerie de pastels vivants, pour le catalogue ment desquels l'auteur a dû tenir les ailes de papillon de la fantaisie, et l'a peint dans ses chatoiements, ses envolements et ses métamorphoses.

Tout est mystère, dans ce livre, depuis le nom véritable de l'auteur, jusqu'à celui du critique, Roger de Parnes, qui nous a donné l'idée d'en entreprendre la publication et nous a aidé à faire un choix précieux et intéressant parmi les nombreuses nouvelles que " Le Figaro " *a publiées, jusqu'à ce jour, sous le titre de " Carnet d'un Mondain ".*

De l'avis de bibliophiles érudits et compétents, nous avons réussi à donner à ce " Carnet ", l'habit qui lui convenait. Sous le rapport intellectuel et artistique rien n'y manque.

En effet, quoi de plus charmant, de plus Régence, que ces articles qui ont pour titres: les Albums, le Chic, Noms de Baptême, le Bal de la prin-

cesse de Sagan, Livres et Bibliophiles, Amours de Saxe, un Mariage dans le Monde parisien, des Devises, les Surnoms, l'Heure de la Couturière, les Bijoux, les Premières de la Mode, l'Hôtel Drouot, un Bal à l'Elysée, *et enfin,* les Cadeaux.

Cette sorte de bric-à-brac galant et littéraire a sa place marquée sur les tablettes d'une mignonne et parfumée bibliothèque féminine, aussi bien que sur les sévères rayons de celle de l'homme du monde, bibliophile ou amateur, érudit et lettré.

Cent compositions, signées A. Ferdinandus, forment de ce livre un album exquis; et, malgré ce fouillis de petits chefs-d'œuvre d'esprit et de dessin, nous avons voulu, par une sincère coquetterie d'éditeur, que rien n'y manquât. Aussi bien les en-têtes, lettres ornées et culs-de-lampe, sont autant de sujets indépendants, et qui se rattachent spécialement au chapitre pour lequel ils ont été exécutés. Çà et là, nous avons semé les dessins de l'artiste, à travers et en rapport avec le texte, tantôt sur la marge de droite, tantôt sur la

marge de gauche, tantôt encore au milieu d'une page. Ce genre d'illustration est le seul qui convenait à ce livre prismatique et léger, et pour l'ornementation duquel nous n'avons rien négligé.

ÉDOUARD ROUVEYRE.




ETINCELLE

LES ALBUMS





Tous les peintres de cette illustre École flamande, qui compte encore de si nobles représentants, se sont associés pour offrir à la princesse Stéphanie un album en souvenir de son mariage avec l'archiduc Rodolphe. Cet hommage du génie artistique à la charmante fille d'un roi, vraiment aimé de ses sujets, est allé droit au cœur de la jeune fiancée. Son intelligence délicate lui a permis d'apprécier la valeur d'un pareil présent. Il est sans prix. Tout l'or d'un Crésus ne le paierait pas. Pour qu'il existe, il faut réunir deux choses extrêmement rares : la bonté d'un roi, et la loyauté d'un peuple.

Les albums ont souvent joué un grand rôle parmi les présents royaux. Marie-Antoinette, arrivant à Paris, radieuse de jeunesse et de beauté, reçut, des peintres et des poètes de son temps, un madrigal, relié splendidement, où les guirlandes, les bergers, les colombes, les attributs de l'hyménée accompagnaient les vers de Dorat, de Boufflers, de Parny. Tout l'Olympe galant du XVIIIe siècle, mis en mouvement, venait s'incliner et brûler son encens musqué aux pieds de cette Dauphine de quinze ans, pauvre enfant couronnée, qui entrait dans la vie en marchant sur des roses !

Le plus célèbre des albums historiques fut vers 1630 « la Guirlande de Julie » à laquelle collaborèrent tous les illustres de l'époque, parmi lesquels il s'en trouve beaucoup d'oubliés. Le grand Corneille ne dédaigna pas d'écrire une déclaration adorable sur l'album de la marquise de Contades.



Au XVIIIe siècle, le roi Voltaire régna sur les feuillets remplis de vers badins, comme il régna sur l'Encyclopédie.

Des centaines de madrigaux, ailés comme des oiseaux, rapides comme des flèches, sortirent pimpants et armés du carquois de ce dieu de l'esprit, et volèrent à l'adresse de la beauté, de la puissance ou de la grâce.



Le roi Louis-Philippe protégeait beaucoup la peinture — dont il s'était autrefois occupé lui-même. Les artistes reconnaissants firent comme les Flamands d'aujourd'hui, ils mirent aux pieds de madame la duchesse d'Orléans un album signé par tous les grands de 1840 : Horace Vernet, Delacroix, Decamps, Deveria, Paul Delaroche, Gudin, Eugène Lami et bien d'autres.

Quand la jeune princesse alla entendre le *Caligula* d'Alexandre Dumas père, elle trouva dans sa loge un autre album d'un autre genre. C'était le manuscrit de la pièce, écrit sur parchemin et tout entier de la main de l'auteur.

L'esprit de salon beaucoup plus vivace, plus

cultivé qu'aujourd'hui, où la vie à outrance ne permet ni le loisir, ni les jeux d'idées, ni les causeries longues, ni les raffinements d'intelligence, et les charmants échanges de réflexions masculines et d'impressions féminines, l'esprit de salon en pleine floraison donna alors une grande vogue aux albums.

Une jolie femme aurait rougi de ne pas posséder un album plein de stances et d'aquarelles, occupant la place d'honneur sur la table de son boudoir.

Les plus grands poètes furent mis en réquisition et obéirent de bonne grâce. C'est pour Mme la duchesse de Broglie que Lamartine écrivit cet impromptu célèbre :

Le livre de la vie est le livre suprême,
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix :
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Et le feuillet fatal se tourne de lui-même...
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Musset dédia à la duchesse de Castries ces stances trop connues pour que je les cite :

Si je vous le disais pourtant que je vous aime,
Qui sait? brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez?

Ce cher paresseux du génie, pour qui un sourire

de femme était l'inspiration suprême, sema d'impromptus et de sonnets les albums aristocratiques ou artistiques de ses contemporaines.

Il fit des vers à Rachel, à Pauline Garcia, à Augustine Brohan, à Taglioni, à Mme Pleyel. Il en fit à Mmes Menessier-Nodier, Max, Joubert, Alfred Tasset, à la comtesse de Bois...; à la marquise de S... — Sans parler de Brigitte-George Sand, il célébra Célimène, Cydalise, Suzon, Simone, Ninon et bien d'autres!



« Qu'il arrive une jolie femme, écrit-il dans une lettre à son frère, j'oublierai tout le système amassé pendant un mois de misanthropie. Qu'elle me fasse les yeux en coulisse et je l'adorerai pendant au moins — six mois. — J'ai besoin d'un joli pied, d'une taille fine; j'ai besoin d'aimer — j'aimerais ma cousine qui est vieille et laide, si elle n'était pas prudente et économe. »

« Mme Hugo, écrit-il encore, m'a envoyé son

album; j'y ai écrit un sonnet... Mme Menessier m'en a envoyé deux très jolis — en réponse aux miens — Hetzel en est pâle. »

Parmi tant de perles semées au hasard, quelques-unes sont du plus doux Orient :

Je connais trop bien cette main,
Pleine de grâce et de caprice,
Qui d'un brin de fil souple et fin
A noué ton pâle calice.

Cette main-là, petite fleur,
Ni Phidias, ni Praxitèle,
N'en auraient pu trouver la sœur,
Qu'en prenant Vénus pour modèle.

Mais elle est sage, elle est sévère...
Quelque mal pourrait m'arriver,
Fleurette, craignons sa colère,
Ne dis rien, laisse-moi rêver.

Théophile Gautier, cet autre paresseux rayonnant, écrivit sur l'album de Mme de B..., aujourd'hui comtesse de Jonage, des vers, beaux comme une œuvre de statuaire antique.

Il est encore question d'une main de femme :

Chez un sculpteur, moulée en plâtre,
J'ai vu l'autre jour une main
D'Aspasie ou de Cléopâtre,
Pur fragment d'un chef-d'œuvre humain.

Dans l'éclat de sa pâleur mâte
Elle étalait sur le velours
Son élégance délicate
Et ses doigts fins, aux anneaux lourds.

On voit tout cela dans les lignes
De cette paume, livre blanc
Où Vénus a tracé des signes
Que l'Amour ne lit qu'en tremblant.

Le goût des albums dégénéra bientôt en manie et fit le désespoir des hommes de lettres et des artistes. Les albums jouèrent le rôle d'épées de Damoclès suspendues sur les têtes inspirées. Un poète ou un peintre n'accepta plus une invitation à dîner sans être prié, après le café, par la maîtresse de la maison, « de tracer quelques lignes pour elle. » Bienheureux, quand elle ne lui disait pas, en esquissant un sourire prétentieux, qu'elle le suppliait de *coucher sur le papier* quelques pensées en son honneur.

Un banquier fameux avait autrefois refusé un service à un jeune écrivain, dont le succès couronna plus tard le talent. Était-ce Méry, Gozlan je ne sais.

Le banquier avait oublié son méfait, mais l'écrivain s'en souvenait. Invité à dîner chez le millionnaire, il s'y rendit avec empressement. Quand la femme de son hôte lui demanda gracieusement d'écrire un mot sur son album, il ne se fit pas

prier du tout et traça rapidement ce quatrain :

Si vous êtes dans la détresse
O mes amis, cachez-le bien !
Car l'homme est bon : il s'intéresse
A ceux qui n'ont besoin de rien.

Puis, saluant respectueusement, il sortit. Ce fut sa seule vengeance. Il faut avouer qu'elle est spirituelle.

Je crois, que le dernier album vraiment digne de ce nom, appartient à l'impératrice Eugénie : Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Émile Augier, Octave Feuillet y confondirent leurs inspirations.

Je voudrais voir revenir cette mode spirituelle. — Grâce au ciel, nous ne manquons ni d'étoiles pour inspirer les poètes, ni de poètes pour chanter les étoiles.

Nous avons Banville, Daudet, Sully Prud'homme, Soulary, Coppée, Sylvestre, Arsène Houssaye, toujours jeune, Paul Déroulède, déjà mûr. Bien d'autres possèdent de la flamme au cœur, des rimes d'or, et des métaphores éblouissantes plein des écrins. Si cette petite excursion à travers la poésie mondaine d'autrefois, ranimait la muse des amours respectueuses, je n'aurais pas perdu mon temps, et mes Parisiennes ne s'en plaindraient pas.

Lorsque j'ai parlé des Albums, les lecteurs du *Figaro*, avec leur vivacité d'impression, m'ont en-

voyé quantité de lettres, chargées de sonnets, de madrigaux, de stances, de pensées; les uns inédits ; les autres ressuscités, sortant de la poussière des bibliothèques. Il est difficile de faire un choix parmi toutes ces jolies choses. J'en citerai deux que m'a envoyées une châtelaine.

D'abord ce madrigal, écrit sur l'album de la marquise de Créquy par mylord Maréchal (Georges Keith, premier lord d'Écosse), protecteur des arts et bienfaiteur de Jean-Jacques Rousseau.

Un trait lancé par caprice,
M'atteignit dans mon printemps.
J'en garde la cicatrice
Encor sur mes cheveux blancs.
Craignez les maux qu'amour cause,
Et plaignez un insensé,
Qui n'a pas cueilli la rose
Et que l'épine a blessé.

C'est délicieux de rococo.

L'autre est dû à une femme, la comtesse Sophie d'Houdetot, celle-là même qui inspira une passion si vive à Jean-Jacques :

Jeune, j'aimai. Ce temps de mon bel âge,
Ce temps charmant, l'amour seul le remplit.
Quand arriva la saison d'être sage
Encor j'aimai : tout mon cœur me le dit.
Las ! je suis vieille ! Et le plaisir s'envole...
Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui,

Car j'aime encor!.. Et l'amour me console:
Rien n'aurait pu me consoler de lui!...

Poudres, mouches, paniers, talons rouges, éventails, tabourets à la cour, vers badins, soupers exquis, Wateau vivants, pastels rieurs, choses d'antan, qui jetiez sur la vie tant de charmes, combien cette époque utilitaire paraît sombre à côté de vos heures roses si délicieusement perdues! Aujourd'hui, on est laid, on est mal habillé, on parle de la Bourse, de la politique et du Darwinisme! — Tous singes! Encore si c'étaient les jolis singes du duc d'Aumale, vêtus en marquis. Mais non, des singes croque-morts! — Sous prétexte de sérieux, on est lugubre. On nous persuadera bientôt qu'il est immoral d'avoir de l'esprit.



DU CHIC





J'AIME à penser que l'Académie Française ne traitera pas le *Chic* en rapin ou en gavroche et qu'elle lui donnera un asile dans les feuillets vénérables de son dictionnaire.

Ce mot essentiellement parisien, sorti des ateliers, a gardé, comme Giboyer allant dans le monde, une petite odeur de bohême et de tabac, mais il est vif, spirituel, c'est un parvenu dont s'occupent les plus jolies femmes et les plus nobles gentilshommes, il a même eu son heure d'héroïsme. On m'a raconté que le colonel de X... se lançant dans la mêlée avec ses hommes, s'écria en se tournant vers eux : « Allons mes amis, un

peu de chic! » « Le chic » peint admirablement ce qu'il veut dire et il a tellement conquis son droit de cité qu'il se divise aujourd'hui en deux genres : le vrai chic et le faux chic.

Le chic n'est ni la noblesse, ni la distinction, ni la beauté, ni l'opulence, ni l'esprit. Il est *lui*.

C'est le chic.

Il est chic d'être noble, mais tous les nobles ne sont pas chics.

Beaucoup de bourgeois millionnaires ignorent absolument les premières prescriptions de cette mondaine et nouvelle science. Il faut, comme l'a dit un spirituel confrère, avoir le chèque et le chic.

L'éducation très chic consiste, pour les hommes, à avoir un précepteur d'abord et à terminer leurs études chez les Jésuites ou les Dominicains. Ils doivent savoir monter à cheval, faire des armes, nager, jouer à la paume, au lawn-tennis et au polo, comme des Anglais. Le billard est assez chic ; les dominos ne le sont pas du tout.

Un homme chic en 1881 s'habille très simplement, mais toujours suivant les circonstances. Pas de redingote avant quatre heures de l'après-midi. On le prendrait pour son notaire. Un habit noir à partir de sept heures, toujours, excepté l'été, à Paris, quand on y est — sans y être — et

comme on disait au siècle dernier « en polisson ». Pas de bijoux, sauf une bague au doigt et une épingle de cravate l'hiver. Les bagues d'hommes à la mode, ne sont plus les chevalières, ce sont des anneaux d'or assez larges où sont incrustées des pierreries. L'œil-de-chat et le saphir sont chics, l'émeraude ne l'est pas (?). Trois perles le soir. Pas de diamants, surtout pas gros. Une chaîne de montre imperceptible. Le matin, l'épingle de cravate doit être une fantaisie, l'après-midi une grosse perle ou un trèfle ; à la rigueur une pierre gravée ancienne. Les boutons de manchettes peuvent coûter très cher, à la condition de ne pas en avoir l'air.

Les tailleurs anglais sont préférés par tous les hommes « du gratin ». On peut mettre de vieux habits, mais le linge doit toujours être irréprochable.

Le drap le plus grossier, le plus rustique sera porté volontiers par un jeune duc français ou un pair d'Angleterre, seulement, ses chemises seront entièrement en toile très fine, et ses chaussettes en soie.

Tout ce qui fait remarquer un homme est du faux chic : les coupes de vêtement singulières, les voitures fantaisistes, les livrées voyantes. —

Quand un homme est marié, les livrées de ses gens peuvent être très brillantes les jours de gala. On a toujours la livrée aux couleurs de son blason. Un garçon ne doit avoir que des valets « couleur de muraille ». Il faut excepter de cette règle les ambassadeurs, les grands seigneurs châtelains, ceux qui sont tenus à la représentation.

L'homme de France qui s'entend le mieux à donner des conseils de chic, c'est le prince de Sagan. On raconte à ce sujet une histoire amusante.

Le prince, il y a quelques années, fut reçu au château de Johannisberg, chez le prince Richard de Metternich. Il se mit, avec son goût très parisien, très raffiné, à faire des critiques amicales. D'après son avis, on transforma les équipages, on changea les livrées, on réorganisa le service intérieur. On acheta de l'argenterie grand style, malgré les vieilles argenteries de famille; le mobilier subit aussi de considérables augmentations. Au moment de partir, le prince parlait d'abattre une aile du château pour la reconstruire à son goût.

Mme de Metternich, charmée de ce dilettantisme d'un genre particulier, aidait le conseiller avec zèle. Quand le prince Richard serra, pour

lui dire adieu, la main de son hôte, M. de Sagan lui dit affectueusement : « A l'année prochaine, il y a encore bien des choses à faire. » Oh! je vous en prie, mon cher ami, s'écria l'ambassadeur, ne revenez que dans deux ans, vos précieux conseils me ruinent.

Tous les arts sont chics — surtout la peinture.



— Ne me demandez pas pourquoi. Les hommes très élégants prendront souvent un pseudonyme pour écrire, et signeront leur tableaux de leur nom. La *croûte* aristocratique empêche de dormir le jury à toutes les expositions. — On craint de désobliger le baron X... ou le comte Z. S'ils se cachaient modestement sous le voile du pseudonyme, ils rendraient bien service à leurs juges.

Le goût du bibelot est très chic. — Il y a encore des catégories dans les bibelots. — On n'aime plus les tableaux italiens. Ce sont les Flamands qui triomphent, ainsi que l'École française du XVIIIe siècle.

Les médailles sont laissées aux savants, les gravures aux artistes. Les collections de petits

Saxes font fureur, les vieux Sèvres sont sans prix, — les faïences très recherchées. Il y a des siècles « chics ». Par exemple : le XVIe et le XVIIIe. Celui de Louis XIV est grand, solennel, mais ce n'est pas un siècle à la mode. Il est « perruque ».

C'est chic d'être de l'Académie française, ou d'assister seulement aux séances de réception. Cependant un académicien serait ridicule en faisant du chic.

Le cours de philosophie de M. Caro est très chic. Celui de M. Charles Blanc ne l'est pas.

En littérature, il y a des auteurs chics.

Je citerai MM. Octave Feuillet, Barbey d'Aurevilly, Meilhac et Halévy, Gustave Droz, l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, Quatrelles, Pontmartin. — Alphonse Daudet, très lu, très admiré, ne fait pas précisément partie de ces privilégiés.

Parmi les disparus, mais non oubliés : Musset, Mme de Girardin, Théophile Gautier.

Il faut l'avouer, la poésie, cette divine charmeuse, ce nectar qui enivre les natures rêveuses, les cœurs tendres, cette belle musique de l'âme ne plaît pas beaucoup aux mondains. Cependant, Byron et Lamartine ont aspiré au chic.

Sous le règne de Louis-Philippe, c'était un plaisir très rare et très envié, très élégant d'en-

tendre M. Victor Hugo dire des vers dans un salon. Le poète consentait quelquefois à en dire chez lui, chez la vicomtesse de Nansouty et chez Mme Pradier. Il n'a jamais voulu en dire chez Mme la duchesse d'Orléans parce qu'on n'était pas assez dans l'intimité.

Parmi les hommes politiques, le plus chic a été M. de Morny. Parmi les généraux actuels, c'est le général de Galliffet. Parmi les diplomates, le duc Decazes a beaucoup de chic, M. Challemel-Lacour en manque totalement. M. Gambetta n'est pas chic, mais ses discours le sont souvent et ses compliments aux femmes le sont aussi.

Il y a des contrées, des villes, des peuples chics. D'autres qui ne le sont pas.

C'est toujours chic de faire un voyage en Écosse, cela ne l'est pas d'en faire un en Italie. Dites à un élégant qu'il a l'air d'un Anglais, d'un Autrichien, d'un Russe, il ne sera pas fâché, dites-lui qu'il a l'air d'un Italien, ou d'un Allemand, il sera furieux. Je n'ai pas besoin de rappeler ici les noms des villes d'hiver ou d'été qui jouissent de la faveur cosmopolite : Trouville, Dieppe, Pau, Biarritz, Luchon, Cannes, Nice, etc. Il est chic d'être à Paris au printemps; ce n'est pas chic de s'y trouver à l'automne. L'automne

doit absolument se passer à la campagne. La chasse est très chic, la pêche ne l'est pas. Les manières d'un homme de *high life* doivent être très simples, affables avec les égaux, bienveillantes avec les inférieurs et toujours aisées.

Les hommes chics sont très polis avec les domestiques — et quand ils viennent souvent dans une maison ils leur adressent volontiers un mot en passant.

Bien que l'urbanité entre dans leurs habitudes, ils n'ôtent jamais leur chapeau dans un magasin ou dans un café. S'ils rencontrent une simple femme de chambre dans un escalier, ils la saluent.

Ces hommes-là ne parlent jamais argent. C'est un mot qu'ils ne prononcent point. On ne doit pas savoir d'après leur conversation s'ils sont riches ou médiocres. Jamais un homme chic ne dit : « Mon château. » Il dit « chez moi » ou bien : à X... Jamais il ne demande le prix d'une chose à un ami, mais il marchande très bien dans un magasin. Quand les marchands voient un monsieur accumuler les achats sans discuter sur la somme qu'on lui demande, ils pensent : C'est un parvenu.

Il est bien entendu que l'homme chic marchande s'il est seul, et ne le fait pas s'il est accompagné.

Ils ne parlent jamais non plus de ce qu'ils font. On sous-entend dans leur monde, que personne ne fait rien.

Leurs voitures doivent être bien tenues, mais plus ou moins bien, suivant celles qu'ils choisissent et les circonstances. — Il n'est pas chic, par exemple, d'avoir un brougham neuf avec des harnais très brillants et des domestiques en livrée pour le conduire.

Les Anglais font exprès de ternir la peinture de leur brougham avant de s'en servir, et leurs gens portent la redingote à boutons d'argent toute simple. Le brougham est une voiture du matin qui sert à aller chez son agent de change, chez son notaire — ou à faire des emplettes. Une chose utile ne doit pas être luxueuse.

Il y a à Paris des quartiers chics, le faubourg Saint-Germain est aristocratique, les Champs-Élysées sont chics — Batignolles n'est pas chic du tout — Auteuil l'est assez.

Aux environs : Saint-Germain est chic — Sceaux ne l'est pas.

Les cercles les plus chics sont l'Union d'abord, ultra difficile dans ses admissions, le Jockey-Club, les Pommes de terre, le Petit Club de la rue Royale, puis l'Impérial et les Mirlitons.

Il y a des théâtres chics, des actrices et des pièces chics.

Je les nommerai dans une prochaine étude.

Je m'occuperai des mondes, de la femme et de l'amour chics.

Car tous les amours ne méritent pas d'être ainsi qualifiés.

Enfin, il y a des journaux très chics, comme le *Figaro*, et permettez-moi d'espérer, mes chers lecteurs, que vous trouverez aussi un peu de chic à votre chroniqueur.

Dans les pays étrangers on trouve excessivement « chic » d'être Parisienne. En France, on s'en soucie moins. La galanterie, peut-être la bêtise de mes compatriotes, met à la première place les femmes des pays lointains. Cette charmante race, où, dans le creuset d'or des siècles, s'est fondu et liquéfié l'esprit de tant de cerveaux illustres, cet élixir d'imagination et de bon sens, mélangés en doses parfaites, est faiblement apprécié par les Français, mes collègues. Dire d'une femme : « elle est étrangère », c'est déjà lui faire un compliment. Cela lui tient lieu de passeport et de mérite.

Avec quel empressement on invite sans beaucoup d'informations, les femmes « couleur de gens nouvellement arrivés », qu'elles viennent du

couchant ou de l'aurore. Avec quelle ardeur on court applaudir une chanteuse suédoise, une danseuse russe, une écuyère autrichienne, une actrice américaine !

Cette manie de *l'étrangerie* nous a toujours possédés. Saint-Simon s'en plaint et s'en moque. Il était bien plus facile à une étrangère qu'à une Française d'obtenir un tabouret chez la Reine.

Au temps du Grand Roi, les grandes d'Espagne et les princesses d'Italie attiraient tous les hommages. Sous Louis XV et Louis XVI, les Anglaises tinrent le sceptre. Sous le Premier Empire, nouveau triomphe des Italiennes. Avec la Restauration, apparurent les Autrichiennes. Sous Louis-Philippe, les Polonaises conquirent tous les cœurs. On n'était pas à la mode à moins d'être Polonaise. C'était le temps de la polka, de la mazurka et de la varsoviana. La Hongroise fit aussi de grands ravages.

Il faut avouer que ces beautés des Monts-Karpathes ou des bords de la Vistule étaient parfois nées à Batignolles ou à Landerneau. On se faisait Polonaise avec un air languissant, un boa et une taille cambrée, comme il était facile de devenir Hongroise en portant une toque de fourrure et des petites bottes lacées. Sous l'Empire second,

les Américaines rendirent fous les chambellans; et non-seulement la Cour, mais Paris entier se jeta à leurs pieds. Le suprême chic fut de parler anglais, de porter les cheveux dénoués sur le dos, aux bains de mer, de monter à cheval au Bois, de *flirter* avec rage, de tout laisser voir sans rien laisser prendre, de tout promettre sans rien accorder, enfin d'affoler Paris de bruit, de plaisirs, d'excentricités, de mutineries de gamin, de luxe de Peau-Rouge et de coquetteries de rouées ingénues.

Sous la République, on est redevenu éclectique. Tout nous plaît de ce qui n'est ni de chez nous, ni à nous.

Avez-vous remarqué que nos poètes même, sauf Molière, n'ont point de goût pour les héroïnes de leur pays? Racine et Corneille ne chantent que les Grecques et les Romaines. La nouvelle Héloïse est une Savoyarde, Atala est Indienne du lac Ontario; Graziella vit et meurt « sur la plage sonore de la mer de Sorrente ». Les héroïnes de Victor Hugo sont brûlées au soleil d'Espagne ou de Sicile; même passion espagnole dans Musset et Gautier. Dumas père adore les Italiennes et Dumas fils n'admire que les Russes. Il est vrai que M. Zola a fait naître Nana au bord de la

Seine, mais les Parisiennes auraient tort de lui en savoir gré.

La Parisienne chic se fait étrangère autant qu'elle peut. Elle a tort mais ce n'est pas sa faute.

Son langage est pailleté de mots italiens, émaillé de mots anglais, mélangé de tournures de phrases russes. Sa maison est remplie de bibelots japonais, d'étoffes chinoises, de cristaux vénitiens, de porcelaines allemandes, de cassolettes espagnoles, de tableaux flamands, de linge hollandais, de dentelles génoises et d'argenterie anglaise.

L'ancien, l'exotique, le cosmopolite, font de son mobilier un méli-mélo brillant, original, qui, à l'inverse des tragédies antiques, ne respecte ni l'unité de temps, ni l'unité de lieu. Avec le goût dont elle est souvent douée, elle réunit toutes ces fantaisies disparates en une symphonie éclatante. Celles qui l'imitent sans discernement arrivent au charivari.

Le grand chic intelligent consiste à choisir une époque pour chaque pièce et à ne rien admettre qui ne soit de cette époque. C'est coûteux, c'est compliqué, mais c'est réussi.

La Parisienne de la grande vie est un premier ministre responsable, il n'y a pas à en douter.

Cette existence rayonnante n'est point une sinécure.

A trente ans, elle atteint l'apogée de sa gloire et de sa grâce. C'est l'âge où l'esprit comme le soleil sur un paysage vient donner à ses traits une expression nouvelle, à ses yeux un éclat singulier, à son sourire un irrésistible mystère. Grande souvent, mince toujours, n'ayant engraissé que pour avoir des épaules et des bras, personne comme elle ne sait traîner avec une simplicité triomphante, les quatre-vingts mètres d'Alençon ou de Malines qui frissonnent sur le satin de sa robe de bal ou les lourdes splendeurs de sa robe de grand dîner.

Mondaine entre les mondaines, les salons sont le vrai champ de bataille de la Parisienne. Un champ de bataille où elle ne compte que des victoires. Personne ne marche et ne salue comme elle; personne ne sait jeter à travers les riens et les banalités de la conversation un mot — flèche — qui va droit à son but.

Elle garde l'art suprême de prêter son esprit aux autres. Altière et câline, sa coquetterie à deux tranchants exige le respect en caressant le sentiment. Elle sait tout sans avoir rien appris. Elle comprend sans avoir écouté, elle devine avant

qu'on ait parlé. Son expérience lui a enseigné qu'il ne faut jamais laisser connaître ni son amour, ni sa haine, ni sa pensée. Sa grâce d'énigme lui ajoute l'attrait de l'inconnu. Elle a la main nerveuse



et gantée. On ne peut pas sentir la chaleur de son cœur. Sa vie, mosaïque ingénieuse, est faite de morceaux d'heure où toute chose trouve sa place : les enfants, la famille, le mari, l'amitié, les devoirs du monde, la charité, l'art, les fêtes, les spectacles, la toilette, la science, la religion. Elle trouve encore moyen de se réserver des moments perdus comme les ministres ont des fonds secrets.

La femme chic s'habille bien, mais pas trop bien. C'est du faux chic. Le matin, toujours de la laine, des étoffes anglaises, des serges, de la percale, s'il fait chaud. J'ai déjà dit que beaucoup de femmes du faubourg Saint-Germain ne s'habillent jamais le jour. Elles réservent leurs élégances pour le soir.

Le luxe réside surtout dans les voitures, les ameublements, les réceptions. La marquise de Cl. T... disait un jour : Je porterais volontiers du mérinos noir toute ma vie, mais je ne pourrais pas me résigner à vivre ailleurs que dans mon hôtel.

L'hôtel, le château, les œuvres de charité, voilà les premiers chics ; la toilette vient après, puis les réceptions, la loge à l'Opéra, au Théâtre-Français, au Conservatoire. On doit aussi avoir son prie-Dieu à son nom dans une église aristocratique.

Chaque femme a son jour. Il est plus chic de recevoir le soir. On garde le five o'clock tea pour son intimité.

Les mardis de la Comédie-Française sont à présent bien autrement chics que les représentations de l'Opéra.

On devrait publier à l'usage des femmes qui aspirent au grand ton un *Manuel des connaissances inutiles*.

Il faut bien observer que les connaissances inutiles sont les plus nécessaires à la vie ultra-mondaine.

Puisque ce manuel manque à la collection des livres « dont le besoin se fait sentir », je vais essayer de le remplacer d'une façon rapide.

Connaissances *inutiles* du plus haut intérêt :

La science du blason, la généalogie des principales familles de France avec des particularités sur elles.

On ne doit pas manquer de se faire montrer toutes les personnalités marquantes du monde. Les connaître de visage, c'est déjà quelque chose.

Se faire répéter, si c'est possible, les racontars les plus mystérieux et les redire en tâchant de rester bienveillante. Il est de mauvais goût de ne pas défendre une femme quand elle est du monde.

Être savante en l'art du bibelot ; se servir des termes d'antiquaires et de collectionneurs : la patine, le fruste, le grand feu, la pâte tendre, l'émail, le relief, le fondu, etc.

Une femme chic monte à cheval, conduit à la campagne, sait ce que c'est qu'un cheval *vite*, un cheval bien mis, un cheval qui *encense*. Quand elle achète, elle examine l'animal, cherchant s'il n'a

pas de cas rédhibitoires, éparvins, molettes ou fluxion périodique.

Il est très chic d'aller aux courses. On n'y va pas en épicière. On ne s'écrie pas en voyant les jockeys : C'est le jaune, c'est le rouge, c'est le vert qui passe devant! La femme chic a forcément, par son mari ou son frère, des données sur le sport. Elle sait qu'un *handicap* est une course où l'on égalise les poids, qu'un *crack* est le cheval favori,



qu'on appelle *canter* un trot allongé, qu'on nomme *walk over* l'arrivée du cheval qui est seul, que déclarer forfait, c'est renoncer à faire courir.

Chasseresse souvent, elle dit le *pelage* d'un cerf et non le poil, la *hure* d'un sanglier, son *boutoir*, ses *écoutes*, sa *vrille* pour sa queue, ses *traces* pour ses pieds.

Il lui arrive de *faire le bois*, elle n'ignore pas ce que c'est que les empreintes, les fumées, les brisées. Elle assiste au découplage des chiens, au lancer, au bien-aller, elle écoute l'hallali d'une oreille exercée; reconnaissant à la fanfare particulière si l'animal immolé est un cerf ou un autre habitant des forêts. Enfin, elle mérite les honneurs du pied et c'est plaisir d'avoir combattu sous les yeux d'une souveraine qui apprécie bien le mérite des gens.

Parmi les connaissances inutiles très importantes, il faut noter encore les modes d'usages d'importation étrangère. La Parisienne doit les saisir au vol. Une femme chic ne peut ignorer le jeu de lawn-tennis, ni se dispenser d'offrir du thé à cinq heures. On n'annonce plus chez elle, on présente, c'est le genre anglais. Elle met des gants à toute heure du jour, c'est le genre autrichien. Sur la table, beaucoup de fleurs et un bouquet à chaque femme, c'est le genre russe, ainsi que les petites assiettes pour manger la salade à part, à côté de la viande.

La grande question de la politesse proportionnée doit être étudiée longuement. Pour les travaux d'aiguille, la musique et les théâtres, les comédies de salon, les voyages, le chic a encore des prescriptions spéciales. J'en parlerai bientôt; je puis dire dès à présent, que les femmes du plus grand monde cultivent volontiers tous les arts, la littérature est le seul réputé non chic. Le bas-bleu n'est point trop en honneur. On se cache d'écrire : un roman fameux, le *Péché de Madeleine*, est resté sans signature. *A côté du bonheur*, autre roman de femme, attribué à Mme d'Haussonville, et renié par elle, n'a pu encore porter un nom, bien que la recherche de la maternité soit autorisée par la loi.



NOMS DE BAPTÊME





UN grand érudit, — de mes amis, a bien voulu me faire profiter du fruit de ses recherches en m'apprenant la signification de la plupart des noms de baptême portés en France.

Je crois que ce petit travail offre de l'intérêt. Il est beaucoup plus sérieux qu'il ne paraît, il exige une connaissance approfondie des langues anciennes.

Parmi les noms de baptême, les uns se rattachent aux langues sémitiques, les autres aux langues grecque, latine, slave, scandinave, enfin, les plus récents, aux langues gothiques.

Les noms les plus élevés en gloire sont certainement ceux des archanges et des anges : Michel, Raphaël, Gabriel qu'on honorait en Phénicie parmi les dieux secondaires, — émanations de la divinité supérieure. Michel est la force suprême; Raphaël, la force et la vertu; Gabriel, la force créatrice.

On a donc tort de donner le nom de Gabrielle aux femmes. C'est un nom essentiellement masculin. Le plus fier nom terrestre est Georges, du grec *Georgios*, dominateur de la terre, qui subjugue la terre.

Après Georges, marchent, parmi les latins : Victor: vainqueur; Léon: lion; Maximilien: le plus grand; Théophile: ami de Dieu; Théodore: don de Dieu — Théobald, nom scandinave signifie à la fois Dieu et Amour.

André, c'est l'homme, en grec — et Charles (Karl), vieux gothique, c'est le jeune homme, le garçon.

Jacques, d'origine hébraïque, dérivant de Yacoub (Jacob), veut dire le séducteur, celui qui prend la place d'un autre. Méfiez-vous de Jacques.

Alexandre est un si vieux nom grec qu'on ignore sa signification. Philippe est un sportman.

Son nom veut dire : qui aime les chevaux.

Henri, est un opulent propriétaire. Henrich, nom gothique : Riche en bois sacrés.

,Toujours parmi les noms Goths, on classe : Albert : Noble race ; Raymond : Bouche pure ; Edmond : Bouche noble ; Edouard : Noble garde ; Guillaume : celui qui veut un casque ; Bernard : Cœur d'ours ; Louis, Klodewig, illustre nom si souvent donné aux rois, dérive du Franc, et signifie : Qui se connaît en hommes ; François, Francisque, Francis, veulent dire le Franc ; Maurice : le fils du Maure ; Frédéric est en gothique le même nom que Salomon en hébreu : Riche en paix.

Jules et César sont des noms Volsques, dont le significatif reste obscur ; Gustave scandinave : Celui sur lequel Dieu s'appuie.

Parmi les femmes, agenouillons-nous d'abord devant Marie (Myriam) : pleine de grâces, puis devant Jeanne (Johannah) : favorite de Dieu. Anna, Jeannine sont les mêmes noms ; Noémi, sortie aussi de l'hébreu, veut dire : riche en grâces.

Sophie est la sagesse en grec.

Marguerite est la perle précieuse.

Lucie : la lumière (latin).

Thérèse : Qui sait dompter les bêtes féroces.

Brave nom, bien porté par la plus enflammée des saintes, qui domptait ses passions, et la plus courageuse des impératrices.

Alice tire son nom d'une fleur admirable des montagnes alpestres : l'edelweis, noble blancheur.

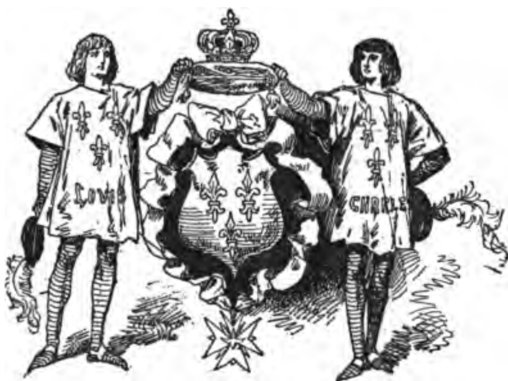


Il est beaucoup de jolies Parisiennes, qui s'appellent Alice et méritent d'avoir une fleur pour marraine.

La mode gouverne les noms comme elle gouverne toutes choses.

Autrefois, sous la monarchie, on se transmet-

tait un nom de père en fils. Rarement, on apportait une diversion à ces habitudes consacrées. Certaines familles avaient deux noms préférés, comme Louis et Charles pour la Maison de France. Les aînés d'Orléans se nomment tous Philippe. Les aînés de Montmorency : Mathieu.



Les comtes de Toulouse s'appelaient Raymond, les comtes de Foix, Gaston. Les aînés des Noailles s'appellent souvent Hélyon. Les Rohan : Louis. Les La Tour d'Auvergne : Henri. Les d'Albert de Luynes : Honoré. Les Richelieu : Armand, depuis le grand cardinal.

Sous la République, on vit apparaître les noms grecs et romains ; les noms de fleurs, de déesses et

de légumes furent particulièrement l'apanage des femmes.

Nous avons tous connu de ces respectables dames nées aux premiers jours du siècle et portant, avec un soupir, des noms qui raillaient leurs cheveux blancs : Flore, Eglé, Hébé, Euphrosine, Aurore, Cypria, Arthémise et même Terpsichore!

Plus tard, les noms romanesques eurent un succès immense. On s'appela Iseult, Ysabeau,



Isaure, Ginevra, Malvina, Inès, Yolande, Bathilde, Hedwige, etc.

C'était l'époque où l'esprit français après s'être plongé dans les brumes d'Ecosse avec l'Ossian de Macpherson, courait les grands chemins étrangers sur le cheval des romantiques à tous crins.

Les romanciers furent souvent parrains.

On doit à George Sand des Indiana, à Mérimée des Colomba, à Victor Hugo des Cosette, à Lamar-

tine des Jocelyn, à M. Dumas fils des Jeannine; une surtout, qui, malgré la valeur de ses œuvres est son plus charmant ouvrage.

On lui devra aussi des Lyonnette.

Je crois, cependant, qu'il aurait des droits d'auteur à payer à la duchesse de Persigny, dont la fille aînée a reçu ce joli nom, il y a vingt-cinq ans.

La mode, aujourd'hui, favorise les noms paysans. Les bébés, sous leurs vieux points de Venise, leur velours et leurs plumes, s'appellent : Jean, André, Jacques, Andoche, Marcel, Claude, Pierre, François, Antoine.

Les filles : Claudine, Colette, Jeanne, Yvonne, Odette, Arlette, Héliette, Jacqueline, Georgette, Miquette, Nicolette, etc.



LE BAL

DE LA

PRINCESSE DE SAGAN





’HÔTEL construit autrefois par le maréchal prince d’Eckmühl est un cadre digne de la plus princière des fêtes.

Ce soir, tout resplendit. Les vieux arbres de l’avenue se penchent curieusement. Dans leurs jours de gloire lointaine, ont-ils rien vu de pareil ?

La longue file des voitures suit l’avenue pour tourner à gauche, au pied d’un perron illuminé.

Sous le vestibule, des buissons embaumés s’étagent si haut, en une telle profusion, que les invités croient faire une halte dans une forêt de fleurs.

L’escalier d’honneur, couvert d’un immense

tapis de Smyrne, se déploie entre deux balustrades de marbre blanc, à mollets. A l'entrée de la galerie, la balustrade de marbre, couverte de coussins de velours pourpre, décorée d'énormes vases de porphyre, et de lampadères représentant des Amours, qui portent des torches — sert de balcon aux observateurs : ils regardent monter les femmes.

Impossible de peindre l'aspect de cet escalier, son mouvement et sa splendeur bariolée. Vous rappelez-vous ce panneau de Gustave Doré couvert d'oiseaux des îles au plumage multicolore? Perruches roses, canaris d'or, colibris teintés d'émeraude et de feu, oiseaux de paradis vêtus d'un rayon, cacatoès topaze, inséparables en malachite, bengalis rubis ou saphir, tout l'écrin ailé répandu sur cette toile peut à peine être comparé à l'écrin de beautés féminines gravissant l'escalier de la princesse.

Dans le premier salon, la princesse de Sagan accueille ses invités en Esther triomphante. C'est le féerique costume persan, interprété par un pinceau Louis XV, que la princesse a choisi. Sur ses cheveux d'or florentin, tressés de perles, s'élève l'aigrette noire diamantée et la petite coiffure d'étoffe orientale dont Vanloo a coiffé Mme de

Pompadour, qui voulut un jour être peinte en Esther. Le profil aquilin de Mme de Sagan est plus noble que celui de la marquise. Ses jolis pieds ont chaussé des babouches à talons, couvertes d'or et



de perles. Sa jambe est serrée par un pantalon de satin cerise brodé d'or. La traîne en velours mousse, couverte de broderies bleu pâle et argent s'allonge sous une sorte de redingote ouverte à la Persane, en satin bleu très pâle, brodée d'argent. Un négrillon porte la queue de sa robe.

Ce premier salon or et pourpre, avec une nymphe de marbre, souriant au milieu des fleurs,

est rempli de groupes compactes. Beaucoup de manteaux vénitiens, un peu trop. De temps en temps les groupes s'écartent comme un nuage d'où sort un éclair. On voit apparaître, scintillante de pierreries, une figure de femme vêtue en fée, en printemps, en dame de la cour, qui s'élance en pleine lumière, vers la galerie de fête, laissant sur son passage un murmure d'admiration.



Dans le second salon Louis XV, tendu de brocart fond blanc, à branches de roses chair nouées par des rubans contournés bleu de ciel, babille tout un essaim de Bouquetières, de

Colombines, d'Incroyables et de Bohémiennes.

On reconnaît parmi elles la princesse de Léon en *Merveilleuse Louis XVI*, à énormes paniers, corsage à longue pointe, fichu *menteur*, qui certes ne ment pas, et tout l'attirail conquérant d'une duchesse de 1780, habillée par Mme Bertin, « la grande faiseuse » de l'époque. L'étoffe du costume est du taffetas changeant mordoré, rehaussé de broderies d'argent; sur cette tête spirituelle s'agitent des panaches bleu de ciel.

Dans le troisième salon, immense, à meubles de damas amarante, une suite de quatre tapisseries des Gobelins : L'enlèvement d'Europe, le Sacrifice à Cérès, Europe et Neptune. Europe et les nymphes attirent un moment les regards. — Mais bien vite, on oublie l'art pour la réalité.

L'entrée de trois divinités est saluée par des acclamations à peine contenues :

Au mont Ida, trois déesses...

Deux blondes et une brune. C'est le moment de rappeler les vers fameux de Voltaire :

> L'amour était blond comme vous,
> Mais il aimait une brune comme elle.

La brune s'appelle la vicomtesse Greffulhe, née de Chimay, une étoile de vingt ans qui paraît à

l'horizon mondain. Des yeux noirs, pleins de rayons, mille fois plus éblouissants que le croissant de diamants qui mêle ses clartés d'astre à la sombre profusion de ses cheveux noirs. C'est Diane qu'elle



représente, mais la Diane des ballets de Versailles, et le Roi-Soleil se fût incliné devant cette Nuit. Un négrillon porte sa longue queue.

Les deux autres déesses sont la marquise de Gallifet, Diane encore, la Phœbé des poètes.

Divine blonde — à l'arc d'argent — la comtesse Aymery de La Rochefoucauld en Minerve. Son profil altier, ses cheveux dorés, sa cotte de mailles, sa charmante fierté, font songer à Herminie, l'héroïne du Tasse. Son hibou rappelle sévèrement la Sagesse.

Vraiment, si grave que cela ! Si sérieuse et si académique ! Quel dommage !

La galerie de danse suit le salon d'Europe; elle est immense et non point banale comme la plupart des galeries de danse, mais peinte au plafond par un vrai artiste, cintrée en dôme et meublée tout autour de divans en damas des Indes bleu de ciel, autrement élégants que les fatales banquettes rouges dont les salles de fête sont habituellement affligées. On danse, on danse à grand orchestre. Tous les musiciens costumés en fifres Louis XV.

La galerie, retentissante de musique, de murmures, de rires, chargée de parfums, étincelante d'or, de feux, de diamants, enferme les groupes enlacés dans une lueur d'apothéose.

Et quelles apparitions que tous ces êtres échappés à l'histoire, à l'art, à la fantaisie, à la poésie!

On a pillé les collections, les musées, les gravures. Voici des Bergères en Saxe, des Marquises en Sèvres, des Orientales que Victor Hugo chanterait, des Nuits qui empêcheraient de dormir et des Jours qu'on voudrait regarder éternellement.

La Reine de la Nuit, Mme Henri Schneider, porte une robe moulée sur elle en velours bleu saphir, semée de pavots d'argent et bordée d'une frange-rayons en argent, d'un éclat singulier. Autour de la taille, une autre frange tout en saphirs

et diamants. Sur la tête, énorme pouf de plumes bleu saphir poudrées d'argent. Un saphir en étoile sur le front, puis, semés dans ses cheveux noirs, pour un million de diamants! Un voile immense de tulle noir, rattaché aux épaules comme des ailes, enveloppe de son nuage cette radieuse toilette.

Ravissante encore, Mme Haritoff en esclave conduite au marché. Jupe de satin blanc à reflets bleu pâle, collante, ruisselante de perles et d'argent. Pantalon faisant traîne en même étoffe. Ses splendides cheveux châtain doré, tout défaits et la couvrant jusqu'au genou d'un manteau de roi. Turquoises et diamants répandus sur sa tête et sur son cou.

Si Hassan l'eût vue, il l'eût achetée et rachetée.

Deux jolies Mexicaines, Mlles Baron, représentent, l'une : l'Été, l'autre : l'Hiver. Doux Été blond coiffé d'épis, en jupe de satin soleil, traversée de trois guirlandes de pâquerettes, bleuets et coquelicots; Hiver brillant en satin blanc, garni de martre noire à flocons de neige et de broderies d'argent confondues avec les fleurs neigeuses, comment préférer une saison à l'autre, en vous voyant toutes les deux?

Mme Baron, la jolie maman de ces jeunes filles, est en robe orientale, *nymphe émue*, à triple bro-

derie de perles, avec traîne de brocart d'or, ourlée de martre.

Mme de Fénelon paraît en Incroyable, échappée d'un tableau de Goupil : satin bleu et mordoré à



large ceinture de moire noire. Mme de Montgommery en *Courrier Louis XVI*, une trouvaille : jupe très courte de satin rouge vif, frangé d'argent, basques et plissés autour de la taille en satin marron brodé d'or, chapeau en pain de sucre à plumes rouges et feu et l'énorme canne authentique. Mme Torres, en Pierrette Louis XVI ; satin blanc et bouton d'or. Au milieu des gros choux de satin bouton d'or, des boutons et des aiguillettes de diamants. La baronne Finot en Diane de Poitiers très exacte. Robe de satin bleu de ciel, relevée d'un seul côté sur une jupe de brocart d'argent. Un manteau de satin lilas drapé, venant se rattacher de côté par une touffe de fleurs.

Mme de Cornet en dame du palais de Marie-Antoinette : robe de velours frappé grenat, à devant de satin réséda brodé de rubis, d'or et d'argent.

Paniers faisant valoir la finesse de la taille, rubis et diamants au plastron, sur le corsage. Perruque rousse, d'un caractère original.

Qui encore?

La princesse Lynar en duchesse de Devonshire, copiée sur le fameux tableau de Gainsborough, l'ensemble du costume allant bien à sa taille fine et à ses cheveux bruns.

La comtesse de Montreuil en sultane, velours rubis, garni de plumes de lophophore et draperies d'étoffe de Bagdad en or ancien à fleurs roses.

La baronne de Poilly, costume oriental également : une Schéhérazade aux yeux de velours noir qu'on écouterait jusqu'au jour.

La comtesse H. de Montesquiou, en Cérès aux blonds cheveux dorés flottants et couronnés d'épis, corsage bretelles en sautoir et écharpes tout en fleurs des champs.

La marquise de Barbantane, costume Louis XIII, corsage et traîne de satin blanc entièrement brodés d'or et de perles et rehaussés de pierreries, chapeau de feutre blanc, à revers de satin écarlate, garnis de rivières de diamants et relevés par de magnifiques émeraudes.

La comtesse de Mailly-Nesle, en nuit d'a-

zur, constellée d'étoiles d'argent, délicieuse coiffure de gaze bleue relevée par une étoile en brillants.

La comtesse Potocka en bohémienne surchargée de joyaux.

La comtesse C. de Maleyssie, costume de Fenella, dans la *Muette de Portici*.

Cette évocation des Mille et une Nuits, sortie de la baguette d'une femme, est bien imparfaitement décrite par quelques mots rapides.

Il est une heure du matin. Le bal continue. Le temps manque pour parler des costumes d'hommes, dont plusieurs méritent l'attention. Le bon et



aimable M. Charles Bocher, en Turc, joue son rôle de vieil ami de la maison en aidant la princesse à faire les honneurs.

Quinze cents invitations ont été lancées ; quinze

cents autres au moins avaient été demandées et ont été refusées.

Tous les princes d'Orléans sont présents. Le jeune roi de Grèce, arrivé d'hier, a accepté l'invitation de Mme de Sagan.

On ouvre les portes de la salle du souper. Cent personnes peuvent s'asseoir à l'aise dans cette galerie-salle à manger. La table étincelle d'argenteries du plus pur style Louis XV. Les accessoires sont en Sèvres pâte tendre rose Du Barry, des joyaux. Les roses en gerbes, les fruits en pyramides, les vins exquis, les capiteuses odeurs des truffes, des fleurs et des fraises montent à la tête comme une ivresse.

Il faut s'arracher à cet Éden. Que les pauvres étoiles disséminées dans le ciel semblent peu de chose après tant de sourires de jeunes femmes, tant de beaux yeux et tant de diamants !



LIVRES & BIBLIOPHILES





i la passion n'existait pas, il faudrait l'inventer. Elle jette l'homme en dehors des banalités, des monotonies de la vie; elle a même assez de force pour l'arracher à ses douleurs. C'est le véritable hippogriffe des poètes, le grand levier qui soulève les âmes. Les moralistes n'ont jamais songé à supprimer la passion, mais à la diriger, à lui imposer un but noble et généreux. Les moralistes, qui sont de grands esprits, ne dédaignent ni la flamme ni les ailes.

Aucune passion, je crois, ne saurait être comparée à celle du bibliophile.

M. Labiche citait dans son charmant discours une invocation de M. de Sacy à ses livres, éloquente comme un élan d'amour. Le bibliophile, plus heureux que l'amant, ne craint ni les infidélités, ni les injures du temps, ni l'indifférence qui suit parfois les plus vifs attachements. La passion, pour lui, augmente les charmes, l'attrait, le mérite de ce qu'il chérit. Plus son trésor compte d'années, plus il a de prix à ses yeux. Les traverses nécessaires, les désirs pour un objet non encore obtenu, les déceptions cruelles lui font trouver plus de joies à contempler ce qu'il a conquis.

Loin de redouter les regards et de s'effrayer du blâme de l'opinion, le bibliophile peut avouer son culte à la face de tous.

Comme un époux fidèle qui trouve dans le devoir accompli des délices nouvelles et qui n'a, en vérité, aucun mérite, l'estime du monde le récompense de ce qui fait son bonheur.

Innocente, noble et intelligente passion qui peut conduire le vieillard jusqu'à la tombe en lui voilant de fleurs ses derniers jours, on ne saurait trop vous admirer et vous célébrer.

Le livre, « cette bouteille d'esprit qui nous remplit sans se vider » a comme tout empire convoité, divisé en plusieurs sectes ses adorateurs.

Je ne parle pas ici des lecteurs de romans, des chercheurs d'émotions, mais de ces deux castes distinctes appelées : les bibliomanes et les bibliophiles.

Je ne m'occuperai que des seconds. Par leur naissance, leur fortune ou leur mérite, les bibliophiles appartiennent au monde le plus élevé.

C'est à ce titre, que le *Carnet d'un Mondain* leur est consacré. J'ignore si la République des lettres reconnaît un dictateur, mais je suis sûr que les bibliophiles ont un roi. C'est un roi électif, acclamé par tous : Mgr le duc d'Aumale.

Les bibliophiles ont aussi une Egérie dans la gracieuse personne de Mme Gustave de Villeneuve, née Amélie de Montalivet, chez laquelle ils se réunissent aux anniversaires heureux de leur pacifique empire. M. Gustave de Villeneuve aime à inviter à sa table ses collègues : MM. le baron Jérôme Pichon, le baron Dunoyer de Noirmont, le vicomte Frédéric de Janzé, le marquis de Bérenger, Paulin Paris, le prince Galitzine, l'abbé Bossuet, Gabriel de Bray, Clément de Ris.

Quand Mgr le duc d'Aumale fut nommé membre de la Société des Bibliophiles, il prit part à l'une de ces agapes. MM. Ch. Schefer, Ambroise Didot,

Octave de Béhague vivaient encore. Ils ont laissé des regrets unanimes.

L'amour des livres est arrivé jusqu'à la folie. Depuis trente ans, les prix ont centuplé.

Sous la Restauration, le bonhomme Renouard, un amateur primitif, écrivait à ses libraires de lui garder tous les *Grolier*, dussent-ils coûter un louis. Les Grolier, aujourd'hui s'achètent de six à huit mille francs : la valeur d'un cheval ou d'une conscience dans les prix doux.



Messire Grolier était trésorier de l'épargne du roi François Ier. Il rassembla une bibliothèque merveilleuse. On appelle «Grolier» les livres honorés de sa devise : *Grolieri et amicorum*. Les livres ont leur sort et leurs modes, comme toutes choses. On dédaigne aujourd'hui les classiques latins, les beaux gothiques paraissent moins en faveur. Ce qu'on recherche, ce sont les éditions *princeps* des grands classiques français ou les petits

poètes de la pléïade de Ronsard : les du Bellay, les Baïf, etc.

Les livres à figures du XVIIIe siècle s'élèvent jusqu'aux nues dans le feu des enchères : *Baisers*, de Dorat, *Chansons*, de la Borde, *Contes*, de La Fontaine. Bref, tous les ouvrages illustrés par Moreau et Eisen.



Ces messieurs du bouquin ont, comme les jolies femmes, des habilleurs attitrés. Seulement à l'inverse des élégantes, plus l'habillement est rococo, vieux, passé, plus on l'admire.

Les grands noms de la reliure remontent au moins à cent ans. C'est Duseuil, Padeloup, Derôme.

M. Trautz-Bauzonnet, mort tout récemment, offrait une éclatante exception. C'était le Worth de la reliure actuelle.

Le comble, puisque les combles sont en faveur, c'est qu'il ne faut pas croire que les volumes augustes touchés par des mains royales l'emportent sur les bouquins parés de certaines armoiries inconnues au vulgaire.

Les fleurs de lys de Louis XIV, les bâtons péris des Condés, cèdent le pas à l'écusson burelé de sable et d'argent ou à l'emblème de la Toison d'Or. C'est que ces signes distinctifs indiquent un livre sorti de la bibliothèque du comte d'Hoym ou de celle de Longepierre : — deux noms étoilés dans le ciel du bibliophile.

Parmi les amateurs récemment disparus, il faut nommer le duc de Luynes, qui a rassemblé des trésors au château de Dampierre, M. Thiers, un ardent amoureux du livre, le célèbre Motteley, qui, en 1848, ne songea qu'à sauver le *Perceforest*, édition de Galliot-Dupré, 1528, exemplaire idéal, provenant de la collection du comte de Toulouse, aujourd'hui dans les mains du duc d'Aumale, le comte de la Bédoyère, dont la femme, aujourd'hui princesse de la Moskowa, a puisé peut-être dans les livres sa tournure d'esprit XVII[e] siècle, M. Cigongne un millionnaire du vélin, le prince d'Essling, M. Yéméniz, l'aimable comte de Lignerolles, M. Armand Bertin, Jules Janin, et, avant lui,

Charles Nodier. Il nous reste à présent M. Bocher, sénateur, M. Léopold Double, si riche en souvenirs des temps passés, et qui ne veut que des livres sortis de mains illustres : les Baisers, de Dorat, aux armes de Marie-Antoinette, le livre d'amour de Diane de Poitiers, en grec ! Cours des fleuves de France par Louis XV, avec son portrait et ses fleurs de lys, etc.

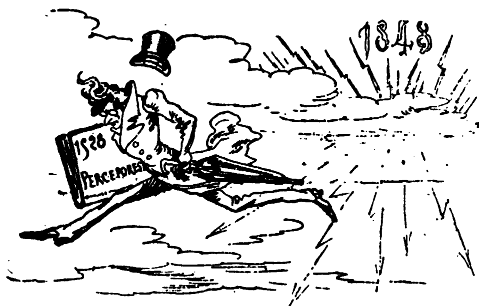


Viennent encore : le bibliophile Jacob, grand historiographe des mœurs et des choses d'antan, M. de Goncourt, M. le duc de Noailles, les barons Alphonse et Adolphe de Rothschild, le vicomte F. de Janzé, etc.

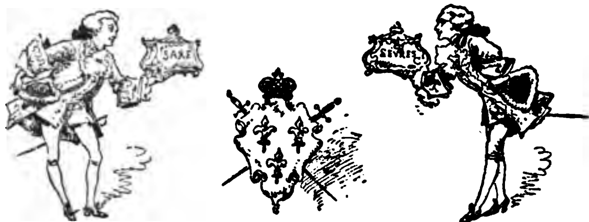
Ils sont loin les jours où comme l'active abeille, l'érudit sortant de la Sorbonne et de l'Institut, butinait sur les quais — fleuris de livres rares, émaillés par de fraîches vignettes. Aujourd'hui on ne trouve pas plus de livres précieux que de diamants sur les chemins. On butine passage des

Panoramas et rue des Saints-Pères; et les trouvailles se soldent en billets de banque.

Bouquins exquis et charmants, où l'esprit et la main des hommes ont réuni leur puissance, vous valez mille fois plus à mes yeux que les brillants cailloux auxquels je vous compare. Permettez à mon humble admiration de vous rendre ici hommage. Puissiez-vous n'appartenir qu'à des êtres dignes de vous comprendre, puisse le temps vous épargner, puissiez-vous pendant des siècles encore, donner le bonheur à ceux qui vous aiment !



AMOURS DE SAXE



Le vieux saxe authentique n'est guère placé moins haut dans l'estime des amateurs que le vieux Sèvres. Malheureusement le véritable Meissen est comme son rival de Sèvres, devenu presque introuvable.

Dans ce siècle où l'argent fait tout, transforme instantanément les chocolatiers en hommes d'Etat et les financiers en gentilshommes, il y a heureusement quelques choses encore qu'il a peine à donner : la vieille noblesse d'abord, le vieux bibelot ensuite (d'aucuns disent aussi l'amour vrai, mais il vaut mieux n'en pas parler). Je sais bien

qu'à force d'argent on arrive à se greffer sur quelque ancienne famille, à relever quelque vieux titre — de même qu'à coups de billets on séduit parfois un collectionneur indigne de son titre, heureux détenteur d'un vieux Sèvres ou d'un mignon saxe authentique.

C'est un joyau des plus rares qu'un saxe très pur et de bonne époque. On ne le commande pas, comme une toilette ou un collège électoral. Il faut attendre quelque décès d'amateur, quelque vente célèbre. Devant tout ce qu'on vous offrira, fermez les yeux, répondez, c'est faux : c'est là le seul moyen de ne pas être trompé.



C'est bien dommage qu'il n'y ait plus de véritable saxe! Ils étaient si gentils, ces petits Amours déguisés en tout ce que l'imagination peut rêver de plus excentrique, depuis l'abbé galant, vêtu simplement d'un tricorne et du rabat, jusqu'à l'apothicaire vous mettant fièrement en joue. Hélas! dit le proverbe, *tout lasse, tout passe, tout casse,* surtout la porce-

laine! Les mignons chérubins de Saxe étaient d'honnêtes Amours, pas volages, malgré leurs ailes : ils ont disparu avec les dernières marquises, et ces belles reines de France, leurs chères adorées d'autrefois. Notre siècle utilitaire les a mis en fuite; pendant près de soixante ans on les a tellement négligées, que leur fierté s'est offensée; chassés des étagères accoutumées, des boudoirs tièdes où ils frissonnaient si gentiment sous leur léger habit de glacis vert-pomme ou rose tendre, ils ont disparu brisés, cassés, abandonnés, ces vieux Amours du temps passé!

Mais, à présent, voici que depuis quelques années, on les regrette; plus d'une jolie femme voudrait bien retrouver auprès d'elle ces gais chérubins d'Amours qui firent le bonheur de leurs aïeules poudrées. Hélas! madame, même quand il s'agit de porcelaines, l'Amour brisé ne revient pas!

Je sais bien qu'on peut le recoller, mais cela ne tient pas, cela ne vaut rien et se décolle toujours.

Le roi de France était aussi le roi des céramistes, le roi de Prusse, le grand Frédéric, qui avait profité de la guerre de Sept ans et de l'invasion de la Saxe, pour voler les modèles, les

dessins et même certains artistes de Meissen, cherchait à *lancer* sa manufacture de Berlin. Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne, se piqua à son tour d'orgueil, et, en 1778, reprit pour lui la direction de la manufacture de Meissen. C'est l'époque par excellence des tasses et des vases chargés de galants promeneurs ou de délicieux paysages, de types hollandais copiés souvent d'après les tableaux des maîtres peintres bataves ou flamands. En 1796, à une époque où les princes avaient autre chose à faire que de surveiller la cuisson de la porcelaine, un industriel, nommé Marcolini, obtint le privilège de la manufacture de Meissen.



Dès lors la décadence commença : les pièces à l'*étoile* (marque de Marcolini ajoutée aux deux épées croisées de Saxe), surtout quand il s'agit de figurines, n'ont guère de valeur artistique. Les

couleurs sont devenues moins harmonieuses; les cheveux des personnages et des figurines sont empâtés, de teinte désagréable; bref, ce n'est plus l'harmonieux ensemble des beaux *saxe* de la grande époque de Frédéric-Auguste.

La fabrique de Meissen subsiste encore aujourd'hui; comme elle a conservé ses anciens modèles, elle se plaît (c'est fort lucratif) à s'imiter elle-même. Ces imitations sont, du reste, faciles à reconnaître; quiconque aura vu quelquefois de vrais *saxe* ne s'y laissera pas prendre. C'est bien



fait de la même pâte, mais le vieux saxe respire le bon goût, l'élégance, la distinction suprême des grandes races; l'autre, au contraire, est criard, trop brillant, trop doré, comme un parvenu de la porcelaine.

Maintenant quelques conseils pratiques : si

vous trouvez par hasard quelques belles pièces de vieux saxe d'un blanc bien franc, bien pur, gauffrées d'élégants reliefs, mais sans aucune espèce de décor, achetez-les bien vite : ces pièces blanches non décorées étaient les pièces *sans défauts ;* réservées à l'usage exclusif du roi et qui ne devaient jamais sortir de ses États.

Toutes les histoires de la porcelaine disent qu'il faut se méfier du *coup de roue*, petite, mais profonde entaille qui traverse la marque des deux épées. Les pièces ainsi marquées étaient jadis des rebuts. Aujourd'hui, cependant, à défaut d'autres, on les achète quand le décor n'est pas trop moderne.

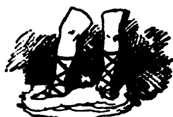
On rencontre aussi des petits Amours, des



bonshommes isolés, de la bonne époque, et qui semblent des trouvailles. Faites attention, la plupart de ces figurines ont jadis perdu un doigt, une main un bras ou un nez. Il s'est rencontré des gens

compatissants qui leur ont refait tout ce qui leur manquait ; mais au bout de quelques années, la pâte dont on a modelé tout cela jaunit d'une façon déplorable, s'écaille, s'effrite, et on a le désagrément de contempler sur votre étagère, devant ses yeux attristés, quelque Amour endommagé qui fait involontairement songer à ce que les ravages du temps produisent hélas, chez tous les Amours.





LE MARIAGE

DANS

LE MONDE PARISIEN





On sait que c'est au printemps que se font presque toujours les grands mariages parisiens. Il y a un an, le 22 avril 1880, on en avait annoncé deux de *primo cartello*.

Celui de Mlle Diana de Galliffet avec le baron Frank Seillière, et celui de Mlle Colette Dumas avec M. Maurice Lippmann.

Il y a bien quelque analogie entre le général et l'académicien pères de ces deux blondes parisiennes. Ils ont tous deux marché à l'avant-garde : l'un dans l'action, l'autre dans la pensée. L'auteur dramatique a eu des audaces de soldat et le soldat

a fait des coups de théâtre. Mais il ne s'agit point d'un parallèle entre eux; je veux tout simplement raconter ce qui se passe à Paris, quand un grand mariage va avoir lieu, et donner à ce sujet quelques détails qui peignent nos mœurs actuelles.

LES PRÉLIMINAIRES. — L'union est souvent convenue entre les deux familles; souvent aussi elle tient davantage du roman. L'amour écrit le prologue de ce livre grave qu'on appelle le *Mariage*. C'est ce qui est arrivé, m'assure-t-on, pour les deux très jeunes filles qui aujourd'hui sont des jeunes femmes. — L'une, presque enfant, folâtrant sous les ombrages du parc de Mello est apparue avec toutes les séductions de l'Innocence, cette grande charmeuse. — L'autre, qu'on menait pour la première fois de sa vie au bal, et à un bal costumé, — est arrivée habillée en *Dame du Premier Empire*, si jolie dans sa jupe rose et blanche, avec son ridicule au bras, laissant entrevoir de si grands yeux bleus sous son chapeau-cabriolet, que son mari d'aujourd'hui l'eût demandée en mariage à la fin du bal, s'il n'avait pas craint de réveiller Mme Alexandre Dumas à cinq heures du matin.

Je ne prendrai pas pour exemple cette jolie page printanière. Et j'arrive à l'entrevue classique.

L'ENTREVUE. — On choisit un terrain neutre,

c'est la maison d'une amie un jour de réception, un concert, un dîner, une cérémonie religieuse. On se rencontre aussi dans des salons officiels. La maréchale de Mac-Mahon, quand elle donnait des fêtes à l'Élysée, était accablée de demandes d'in-



vitation, basées sur ce prétexte : une entrevue de mariage. La maréchale dans ce cas-là ne refusait jamais.

Les théâtres servent aussi à des rencontres matrimoniales.

L'Opéra est préféré par le monde élégant.

L'Opéra-Comique a les faveurs de la bourgeoisie et de la province. Le jeune homme s'assied à l'orchestre. On pare la jeune fille de ses plus beaux atours et on la place sur le devant d'une loge. La lorgnette joue son rôle, et si le cœur du monsieur se met à battre, il monte dans la loge où il se fait présenter. Le lendemain, il vient adresser sa demande au père qui la transmet à sa femme et à sa fille. S'il est agréé, il envoie son bouquet quotidien et la cour commence.

La Cour. — Tous les jours, le jeune homme est admis chez les parents de sa future, comme s'il comptait déjà dans la famille. Le lendemain des accordailles, il offre une bague invariablement la même pour les catholiques : une perle fine ou deux perles fines montées avec deux diamants. La bague très précieuse, en saphir, rubis ou émeraude se donne la veille seulement du mariage et ne se porte qu'avec l'alliance.

Les bouquets d'aujourd'hui sont splendides, composés des fleurs les plus rares et attachés par des flots de dentelle. Ces flots de dentelle sont parfois remplacés par un ruban de moire où se trouve brodé le nom de la jeune fille. Une devise s'écrit aussi sur ces rubans symboliques. Inutile de

dire que le bouquet doit être d'une blancheur immaculée.

L'ANNONCE DU MARIAGE. — Dans les familles aristocratiques, la première personne à qui le mariage est annoncé est le Saint-Père. On sollicite sa bénédiction pour le jeune couple et le Saint-Père l'envoie par le télégraphe le jour de la cérémonie à l'église.

Si on a l'honneur de connaître des souverains et des princes du sang, on leur écrit des lettres particulières. On doit faire porter ces lettres dans le cas où les grands personnages à qui on s'adresse habitent la même ville. Ces lettres, très officielles, doivent être cachetées des armoiries ou du chiffre de celui qui les envoie et jamais cachetées de noir, fût-on en deuil. La vieille étiquette interdit de cacheter en noir les missives adressées aux personnes royales.



Quand on connaît beaucoup une princesse ou un prince du sang, le père de la jeune fille va en personne annoncer l'heureuse nouvelle. La mère, accompagnée de sa fille, fait des visites à ses amis pour

leur apprendre le mariage. Elle ne conduit son futur gendre que chez ses grands parents et les personnes à qui elle doit du respect. Le mariage est célébré un mois ou six semaines après qu'on l'a annoncé.

Le Trousseau. — Mes lectrices seront certainement curieuses de savoir de quoi se compose le trousseau d'une Parisienne du *high life* en la bienheureuse année 1881.

Certes, nous sommes loin de Sparte et même des trois robes de Mme de Sévigné.

On donne à la jeune fille une douzaine de robes toutes faites. Les bas, les souliers, les ombrelles et les chapeaux sont assortis aux costumes, ce qui, en y ajoutant le linge, représente une valeur de vingt à cinquante mille francs.

Les plus fines batistes, les dentelles aériennes composent la lingerie intime de la jeune femme. Les chemises de foulard qu'on a essayé de mettre à la mode ne sont pas de bon goût. Une seule fantaisie est acceptée, c'est le fourreau de foulard rose pâle ou bleu turquoise, tout frissonnant de dentelles blanches, qu'on pose sur sa chemise de nuit si on est un peu frileuse. Les petits capuchons de matin en foulard rosé ou azuré, ruchés de flots de dentelle, enveloppent le visage dans un *flou*

charmant. Ils peuvent remplacer le bonnet de nuit.

J'ai sous les yeux le devis du trousseau exécuté par une couturière parisienne pour la princesse Isabelle de Croy, devenue belle-sœur de la jeune reine d'Espagne, par son mariage avec l'archiduc Frédéric d'Autriche.

J'y vois que tout est compté par douze douzaines. Parmi les mouchoirs, la douzaine des mouchoirs de gala varie de 600 à 1,000 francs pièce. C'est un imperceptible morceau de batiste, entouré de vieux point de Venise, de vieille binche flamande ou de vieille malines.

On joint au trousseau douze douzaines de paires de bas. Dix douzaines sont en soie, deux douzaines en fil d'Écosse.

Ceux du mariage sont en soie blanche, brodés d'un semis de boutons d'oranger. On n'a pas idée de la prodigieuse variété de ces bas: noirs brodés de jais, noirs poudrés d'or, bleus et argent, roses et perles fines, et les broderies nuancées, et les bas de cheval en soie noire unie, et les bas d'excursion en bourre de soie écossaise, et les bas Louis XV, et les bas à la Récamier! Je n'aurais jamais cru que les bonnetiers eussent tant d'imagination. La robe de mariage doit être, cette année, à traîne de damas et devant de mousseline

des Indes ou gaze des Indes, tout embaumée d'une profusion de fleurs d'orange — en touffes, en traines ou en franges. Peu de dentelles. La robe de contrat, invariablement rose, est noyée sous les cascades de valenciennes ou les malines de la corbeille.

Il n'y a que trois dentelles à la mode : valenciennes, point d'Alençon et malines. Les autres robes varient suivant le goût. Pour le voyage, on a adopté le *petit complet* « très chic » dans son extrême simplicité. Jupe et tunique en laine anglaise à carreaux, corsage et jaquette pareils, la toque garnie de plumes lisses.

Les nouveaux peignoirs de ce printemps sont en organdi des Indes, fait « d'air tissu » doublé de surah aux molles draperies et garni d'un mélange de malines et de dentelles d'or. Un souffle, une vapeur, un nuage appelé à inspirer bien des madrigaux.

Dans le faubourg Saint-Germain, on n'admet que la toile et la batiste. — Le foulard est banni. On le considère comme païen. Les petits jupons de foulard parfumés à la violette sont remplacés par des jupons de flanelle rose, blanche ou bleue, garnis de broderies plates et d'une valenciennes.

Un beau trousseau comprend douze douzaines

de chemises de jour, six douzaines en toile très fine et six en batiste. Autant de chemises de nuit. Deux douzaines de jupons courts, pour la promenade, six jupons de bal en mousseline à longue traîne, et douze jupons de robes de chambre.



Les nouvelles fantaisies sont les bonnets de foulard à la créole, les bonnets de paysanne en vieille dentelle doublés de soie qu'on porte au *five o' clock tea*, les grandes écharpes de point d'esprit blanc bordées d'une écume de dentelles blanches dans lesquelles on s'enveloppe, à la façon des miniatures d'Isabey.

La Corbeille. — La corbeille ne s'offre plus, comme au bon vieux temps, dans un osier recouvert de ruches de soie et pomponné de nœuds de rubans; la corbeille est un meuble sérieux, ancien ou genre ancien: un bureau-chiffonnier à la Geoffrin, un cabinet Diane de Poitiers, un coffret

Pompadour, une table à ouvrage Marie-Antoinette.

On glisse quelques cadeaux dans ce meuble et on envoie les autres. Une bourse remplie d'or est toujours cachée dans un des tiroirs : c'est la part des pauvres, la bourse des bonnes œuvres.

La corbeille ne contient plus de cachemire, le classique cachemire étant passé de mode. Elle renferme deux robes de dentelle, une blanche et une noire, c'est-à-dire des volants pour garnir une robe entière, deux robes de velours en pièce, deux ou trois robes de satin et deux robes de fantaisie. Le futur commande souvent aussi des robes toutes faites et surtout des manteaux et une sortie de bal.

Les fantaisies indispensables de la corbeille sont : des éventails de grand style et des éventails de demi-toilette, des flacons, un nécessaire à ouvrage, et un porte-cartes.

La manie du *bibelot* étant fort répandue, le bibelot est représenté dans les corbeilles de mariage. A côté du nécessaire de toilette, forcément moderne et qu'on fait à présent en cristal à couvercle d'or mat uni, portant le chiffre en argent, le futur mari a soin d'envoyer un coffret à dentelles Louis XIII en velours brodé de vieil or parfumé à la peau d'Espagne et qui renferme les fragiles mer-

veilles des siècles passés. Les éventails de nacre peinte, incrustée d'or, où sourient les bergères de Watteau, viendront apprendre à la pensionnaire charmée les coquetteries des duchesses à tabouret.

Elle attachera à son cou le collier d'émail qui peut-être a effleuré le cou d'ivoire d'une princesse des Valois. Elle pendra à sa ceinture la châtelaine d'argent des bourgeoises du temps de Louis XIV, châtelaine qui lui laissera sous la main son crayon, son flacon, ses ciseaux, son petit miroir et son œuf d'argent pour la poudre de riz.

C'est une ronde d'amours en vieux Saxe, qui lui apportera le dernier bouquet du fiancé, disposé dans une corbeille d'osier doré que surmonte un groupe de Saxe exquis. Quelques-uns de ses bijoux lui seront envoyés dans une mignonne chaise à porteur en peluche, traînée gravement par des petits personnages en pâte tendre.

Les grands sachets armoriés pour les gants affecteront des couleurs tendres et passées comme si on venait de les tirer de l'armoire d'une aïeule endormie depuis la Régence. Un service à thé Louis XV, tout spécial à madame, accompagné des serviettes armoriées sera destiné à son lunch chez elle. Ce sera le service intime.

Enfin, on ne manquera pas de payer son pesant

de diamants une miniature historique, une tasse ou un joyau ayant appartenu à une reine du passé : Marie Leczinska ou Marie-Antoinette.

Les armoiries ne se prodigueront pas sur les objets offerts à la jeune femme. Il est essentiel que son livre d'heures soit armorié. Presque partout on met son chiffre et sa couronne ou, ce qui est plus nouveau, son *crest* et sa devise. Le *crest* est une des pièces du blason qui figure seule sur les harnais, la voiture, le papier à lettres, etc.

Parmi les bijoux, il est d'usage de donner deux parures de gala, une montre avec sa châtelaine, une parure de fantaisie et une parure ancienne. Les perles sont mises au-dessus des diamants en ce moment. Le collier de perles a conquis la royauté des joyaux. Un collier de perles à cinq rangs vaut cinq cent mille francs.

Les Cadeaux. — La jeune fille reçoit des cadeaux de tous ses parents et de tous ses amis.

On exposait autrefois ces cadeaux, suivant la mode anglaise, le jour du contrat.

Il faut avouer que c'était un peu brutal. Cette mode a passé. La fiancée remercie chacun de ceux qui ont pensé à elle et serre précieusement le souvenir avec ses nouvelles richesses. Elle ne doit porter le jour de son mariage que les bijoux offerts

par sa mère ou par son mari. La mère donne à sa fille tous les bijoux de fantaisie qu'elle possède et parfois une partie de ses diamants. La mère du marié doit donner des diamants.

La valeur du cadeau des amis est augmentée par la délicatesse de leur choix et la pensée affectueuse qui s'y rattache.

Ainsi au milieu du luxe le plus raffiné, naît et s'épanouit cette fleur charmante et fragile qu'on appelle un mariage parisien; la jeune fille saluée comme une reine qui pose le pied dans son empire, mérite bien ce titre que lui donnait Balzac: Son Altesse la Femme.

Puisse Son Altesse rendre en bonheur au premier de ses sujets tout ce qu'elle a reçu de vœux, de présents, d'hommages et d'encens!

LES DEVISES





LA gloire, la guerre, l'amour, le génie, la royauté, le courage, la foi, l'esprit, toutes les puissances ont enfermé leur âme dans le volume de devises, rassemblées entre mes mains, et accrues de toutes celles que des amis inconnus m'ont fait parvenir.

Merci à eux encore une fois.

Les devises, a dit un vieil auteur, servent de langage aux héros.

Dans le livre si intéressant publié par le comte de Bessas de la Mégie et appelé *Légendaire de la noblesse*, les amateurs de cette belle langue trou-

veront plus de six mille cris de guerre ou devises de familles nobles.

Le roi saint Louis portait toujours une bague où s'entrelaçaient en relief des lis et des marguerites émaillés. Son cœur chevaleresque et tendre y avait fait graver ces mots :

Hors cet anel n'ay point d'amour.



La France et Marguerite occupaient toute sa pensée.

Combien de maris en ce monde pourraient-ils en dire autant ?

Parlons des grands politiques.

Charles-Quint prenait pour emblème les colonnes d'Hercule : *Nec plus ultra.*

La reine Élisabeth faisait graver sur son cachet : *Aut fer aut feri, ne feriare feri.* — Il faut frapper pour ne pas être frappé ; si tu ne frappes pas, tu seras frappé.

C'est superbement dur et composé pour être inscrit sur le glaive du bourreau, sur l'épée des gentilshommes de la reine. A la place du comte d'Essex, cette devise-là m'aurait fait réfléchir.

Remarquons en passant, que l'illustre souveraine est la patronne des femmes jalouses, amoureuses de vengeance. Je trouve qu'en ce temps-ci, S. M. Élisabeth a fait trop d'élèves.

D'abord, il y a là des questions d'opportunité (Rien de M. Gambetta). La mise en scène du temps d'Elisabeth prêtait de la grandeur à la vengeance. On fait du drame en costume du seizième siècle. En habit noir et en robe à plissés, on n'a plus droit qu'à la comédie.

Le meurtre n'est pas seulement absurde, il est ridicule.

Si j'avais l'honneur d'être femme et si j'étais jalouse, j'attendrais un soir de carnaval, — un beau bal chez la princesse de Sagan, ou chez la baronne de Rothschild — je voudrais que le cou-

pable fût habillé en seigneur huguenot ou en chevalier de Rhodes, je mettrais une robe de patricienne de Venise et je ne lui plongerais dans le cœur qu'une lame de Tolède.

A la bonne heure, voilà un assassinat qu'on pourrait mettre en peinture, en musique, en drame, en opéra, et même en poème pour l'Académie française.

Mais tuer un monsieur en jaquette et en chapeau tuyau de poêle dans une rue de Paris, sur une route de village, c'est vraiment si bête, si peu « couleur locale » que ce n'est pas la peine! Il y a bien d'autres manières de se venger, à commencer par celle de Dorine :

« Je lui ferais bien voir sitôt après la fête
Qu'une femme a toujours une vengeance prête. »

Et si celle-là ne convient pas tout de suite, il y en a quantité d'autres, la meilleure de toutes s'appelle le silence.

Les derniers procès m'ont inspiré cette courte digression. Je rentre dans mon sujet :

La rivale de la reine Élisabeth, Marie Stuart, avait choisi une plante de réglisse avec ces mots : *Ce que j'ai de plus doux est caché sous la terre.* Ce n'est pas très compréhensible. La maison de

Navarre, d'où est sorti le Béarnais, inscrivait sur sa bannière : *Espérance!*

Henri IV portait pour emblème une épée, surmontée d'une double couronne royale : *Une en*



protège deux. Mazarin, toujours spirituel, gravait au-dessous de son blason : *le temps et moi.*

A rapprocher de la devise du roi Victor-Emmanuel : *Tempo e galantuomo.*

Le Génois, qui joue aujourd'hui un si grand rôle en France, a pu répéter la parole de Mazarin, seulement il a dû dire : *Moi et le Temps.*

Autre grand politique, M. de Cavour : *Alere flammam*. J'active la flamme.

M. Guizot portait sur un écusson une ligne : *La ligne droite est la meilleure.*

Le prince de Talleyrand s'en tenait au cri de guerre des Talleyrand-Périgord : *Re que Diou !* singulière parole pour ce sceptique.

J'ai cherché la devise de Mirabeau, je n'ai trouvé que celle de sa maison : *La piété plaît*. C'est pour cela sans doute qu'Honoré-Gabriel déplaisait tant aux siens.

Parmi les écrivains célèbres en voici quelques-unes :

Descartes : *Qui lenilatuit, leni vixit.*

Montaigne : *Que sais-je ?*

Blaise Pascal : *Scio cui credidi*, sous une couronne d'épines.

Rivarol : *Le lion a mérité l'aigle.*

Gœthe : *Persistance en amour.*

Byron : *Love for love.*

Balzac : *Raison m'oblige.*

Alexandre Dumas : Tout $\left\{\begin{matrix} P \\ C \\ L \end{matrix}\right\}$ asse.

Alphonse Karr : *Je ne crains que ceux que j'aime.*

Mme de Genlis : *Une noisette :* aimée de l'enfance.

Mme de Staël : *Une lampe. Je me consume en éclairant.*

La devise des marquis de Rochefort est : *Point n'est pris Rochefort.*

Louis XVIII, dans ses Mémoires, raconte que le marquis de Rochefort, époux de cette jolie femme que Voltaire appelait *Madame dix-neuf ans*, prêtait toujours sa voiture et ses gens à Philippe-Égalité, quand le prince voulait aller dans une réunion de Jacobins. On voit que le goût révolutionnaire était déjà dans la famille.

La dimension d'un article ne nous permet pas de prêter aux cris d'armes, aux emblèmes et aux devises de la noblesse française l'attention qu'ils mériteraient.

Je détache du *Livre d'Or* de notre pays les plus remarquables.

Le comte de Chambord : *Fides et Spes.*

Le marquis d'Estaing : des lis et des roses avec ces mots : *tout pour eux, tout pour elles.*

Le marquis de Bonchamp : Des lis brisés : *Pour eux, comme eux.*

Montmorency : *Aûjavôs* (Qui n'erre pas).

Rohan : *Rohan suis !*

La Rochefoucauld : *C'est mon plaisir.*

Maréchal de Bassompierre. Une fusée : *Donne-moi l'ardeur et je brûle.*

Le duc de Beaufort, grand amiral de France. La lune : *Elle obéit au soleil et commande aux flots.* Devise très ingénieuse et qui rentre tout à fait dans les conditions voulues.

Mlle Valentine de Chimay aujourd'hui princesse Bibesco : *Bien faire et laisser dire.*

Les marquis de Leinal : Une lance d'or sur champ de gueules : *Elle honore ceux qu'elle frappe.*

Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de Malte : *Vas outre.*

Les marquis d'Allègre, un écusson sans tenants : *Sans chimères et sans reproches.*

La maison de Rochechouart d'ou sortait Mme de Montespan : *Avant la mer les ondes.*

Mérode : *Plus d'honneur que d'honneurs.*

Guise : *Terrible de tous côtés.*

Gontaut-Biron : *Il périt, mais sous les armes.*

Montesquiou : *Invincible!*

Mailly : Trois maillets : *Hogne qui pourra.*

La Vaux : *Tout par amour.*

Vintimille : *Un contre mille.*

Toustain : *Tous teints de sang.*

D'Orémieulx : *Adorer mieulx, on ne saurait.*

Clisson : *La force croît sous le fardeau.*

L'Hospital : *Vigilant toujours.*

Beaumanoir de Lavardin : *J'ayme qui m'ayme.*

Peyronny, marquis de Monréal : *Dieu ayde.*

Comtesse de Brigode, née Gramont : *Patria regique fides.*

Forbin : *Regem ego comitem, me comet egem.*

Maumigny : *Retrocedere nescit* (Il ne sait reculer). — M. de Maumigny a été tué à Mentana.

Verthamon : *Fays ce que duys, advienne que pourra ;* tué à Patay.

Jonage-Doria : *Oncques n'oublie,* etc.

Parmi les devises de femmes amoureuses, j'en veux dire très peu. Autrement, si nous causions des femmes et de l'amour, nous n'en finirions plus :

Marguerite d'Autriche pleurant son beau duc Philibert. Sa cordelière de veuve enroulée, avec ces mots à la mode du temps : *Fortune, Infortune, Fort une !*

Mme de la Vallière, sur ses lettres au Roi : une Colombe : *L'invio, l'invidio ! Je l'envoie et je l'envie !*

Mme de Pompadour : une Horloge : *Horas non numero nisi serenas !* Je n'ai compté que les heures heureuses.

Joséphine de Beauharnais : un Héliotrope : *Vers le Soleil.*

La duchesse X*** : *Jamais trop,* écrit sous un soleil.

Mlle Mars : une colombe : *Être aimée !*

La vicomtesse Z*** : un *Oiseau bleu*, les ailes déployées et la poitrine traversée d'une flèche : *Saignant dans l'azur*.

La marquise Trois-Étoiles : *L'État, c'est nous.*

La princesse Deux-Étoiles : *Aux audacieux, la fortune !*

Mlle Y*** : *Quid mihi ?*

La comtesse Marguerite de... une marguerite : *Passionnément*. Enfin, une jolie femme d'esprit a reçu l'autre jour un cachet ayant la forme d'une patte de chat, à ongles de diamant, avec cette devise : *Acier et velours*.



L'HEURE

DE

LA COUTURIÈRE





Le chiffon est le roi du jour. Il y a longtemps que Balzac avait deviné cette passion féminine. Jamais il n'a présenté ses héroïnes sans décrire leur toilette.

Aujourd'hui que la Vérité ne sort pas toute nue de son puits, — s'il lui arrive d'en sortir jamais,— je dirai à l'inverse de Musset : Tout est vêtu dans la vie : les enfants, les Amours et les divinités.

Un écrivain doit ramasser les pinceaux des Flamands, des Italiens, des Espagnols, des Français du XVIIIe siècle, des Anglais de la même époque, et faire de son héroïne vivante ou chimé-

rique une Vénus aux perles, une dogaresse, une Infante, une marquise, une lady de Walter Scott, une Chasseresse ou une Merveilleuse, enfin un être paré de pied en cap d'un costume, qui traduise exactement son caractère et qui se grave dans la pensée comme un portrait de maître.

Théophile Gautier, Jules Janin, Flaubert, Zola, Alphonse Daudet, Octave Feuillet et même Alexandre Dumas fils, ont étudié le costume féminin et ont tâché d'en rendre les séductions.

Mon spirituel ami, M. Edmond Gondinet a écrit une comédie en trois actes: *Paris*, où il mettait en scène l'intérieur d'un fameux couturier. On vient de jouer l'*Heure du Pâtissier*, permettez-moi de consacrer quelques lignes à l'*Heure de la Couturière*, beaucoup plus proche, je crois, de l'*Heure du Berger*.

Le théâtre représente quatre salons en enfilade. On y arrive après avoir gravi un escalier à tapis persan, moelleux et coûteux, embaumé d'une vague odeur de verveine et d'iris.

Dans le premier salon, sur de grandes tables, se confondent les étoffes nouvelles, chiffonnées tour à tour par les petites mains de la noblesse et de la finance.

A côté des satins gris et blancs qui semblent

faits de perles écrasées, apparaissent les velours de Gênes, orfèvreries de fleurs sombres sur un fond



de soie chatoyant, puis les soyeuses profondeurs de la peluche, comparable à la loutre, fourrure exquise à laquelle le marbre blanc et rose de la jeunesse emprunte une grâce frileuse. Les splen-

deurs lourdes du brocart blanc couvert de dessins mats et brillants s'étalent à côté des frissonnements légers des gazes de soie, de l'écume des mousselines orientales, du nuage des tulles et de la transparence féerique des dentelles. Dans le second salon, apparaissent les toilettes faites; dans le troisième, les toilettes qu'on va emporter, pendues comme de gracieux fantômes à tous les angles de la pièce, ou jetées avec abandon sur les canapés.

Dans le dernier, fermé aux regards profanes, on essaie.

Vous faites-vous une idée de cette symphonie d'étoffes et de couleurs, de toutes ces choses muettes qui contiennent une grâce, une espérance, un sentiment, une ambition?

La gamme des tons variant à l'infini, plus riche que celle des fleurs. A côté de la suavité des blancs ivoires, des gris d'argent, des bleus lacs, la chaleur des teintes automnales allant crescendo du vert doré à la flamme, en passant par le bronze rougi, le cuir de Cordoue, hanneton, feuille de vigne-vierge, rayon mourant, souci, cuivre et or. — Puis, les douceurs mélancoliques des violets; Parme, pensée, scabieuse, prune de monsieur, héliotrope, mauve du Rhin, violette d'hiver orchidée, glycine atténuant la sévérité du noir.

Enfin la fanfare des rouges, jetant leurs notes joyeuses et leurs reflets triomphants, près des pervenches et des roses, colorant les teintes d'aurore et les nymphes émues — voisinage guerrier, couleur de conquêtes, rubis liquéfiés, robes de cardinal, lueurs de soleils dans sa pourpre, de pampres allumés à des rayons d'été, de gouttes de vin sous les lustres.

Y a-t-il fête des yeux pareille à celle-ci?

Dans ce cadre, au milieu de ces accessoires vont et viennent en robes à la dernière mode, les jeunes femmes chargées de la vente et les fillettes affairées, aux cheveux ébouriffés, aux tabliers de soie noire, le corsage criblé d'épingles, qui apportent et emportent respectueusement les jupes que les clientes vont essayer.

Vers quatre heures commence le défilé des acheteuses.

Voici les étrangères, Brésiliennes, Havanaises, Créoles, filles du Sud, écloses dans un berceau de fleurs et de piastres. Toilettes toujours chargées de passementeries, de pampilles, de broderies, de blondes. Des riches bijoux où l'on voit de l'or, de la ciselure et du jais. Très jolies souvent, avec un air de langueur malgré des yeux de feu.

Voici les Américaines du Nord, en costumes de

gamin, en toque à longues plumes, leur taille bien prise serrée par une ceinture, leurs pieds alertes dans des bottines à boutons, leur gentil accent yankee qui semble fait exprès pour le *flirtage*. Celles-ci veulent des costumes de courses à pied et des fourreaux collants, terriblement décolletés pour les bals de cet hiver.

Une provinciale n'entre pas sans timidité dans cet empire du high-life d'où elle sortira vêtue en Parisienne. Elle a mis sa robe des grands jours. Celles qui l'examinent remarquent que la robe est en faille et qu'on n'en porte plus, qu'elle est à traîne et que les traînes ne se montrent plus dans les rues. Elle rougit en demandant ce qui est à la dernière mode, et en rougissant davantage « combien cela coûtera. »

Il est du reste « chic » de fixer un prix ; la princesse X*** dit toujours : Vous ferez comme vous voudrez, ma chère Mme Une Telle, mais je ne veux pas que ces deux petites robes-là me coûtent plus de cent louis — et le costume du matin, trente louis. — Oh ! madame ne va pas me marchander. — Mais si, mais si...

La bourgeoise parvenue entre la tête haute, merveilleusement attifée, fort altière, choisit toujours ce qu'il y a de plus cher, et recommande le secret sur la façon de sa robe.

La Parisienne aristocrate ne s'habille pas pour aller chez sa couturière. On sait que les costumes de laine sont très en faveur au faubourg.

Elle parle gracieusement, même aux essayeuses



qui tremblent d'attacher une épingle sur une fille de duc et pair.

Quand la porte du salon mystérieux s'entr'ouvre on aperçoit sous la lueur du gaz un bout d'épaule nacrée, un corsage à demi fixé sur le buste et la blancheur frissonnante de dentelles d'un jupon, sur lequel la jupe nouvelle va tout à l'heure se poser.

C'est, de quatre à six, dans ces salons, une allée et venue de petits talons fiers, un susurrement de conversations entre amies, — on vient



presque toujours deux commander ses toilettes, — un ramage semblable à celui des oiseaux dans une volière, ponctué de temps en temps par un rire argentin.

Quand apparaît une étoile du grand monde ou

un astre de la scène, on se tait tout à coup, on n'a pas assez d'yeux pour les regarder l'une ou l'autre, pour compter d'un coup d'œil le nombre de leurs plissés, évaluer leurs bijoux ou transpercer le voile de la comédienne, afin de savoir si son



teint, son sourire et ses yeux font à la ville le même effet qu'au théâtre.

Un jeune marié se glisse parfois derrière sa femme, ou quelque amoureux, follement épris, suit son idole à travers cette forêt non vierge, ce paradis de tentations. Dans la pièce voisine où le caissier trône, sonne la chanson des louis d'or.

En comptant les liasses de fins papiers de la Banque qui passent par ses mains, en suivant dans leurs envolements de coquetteries toutes ces radieuses filles d'Ève, à qui la rosée d'or est nécessaire comme la rosée du matin aux fleurs, en calculant le prix de ces chiffons incendiaires, on s'écrie avec Gavarni : C'est ça qui donne une crâne idée de l'homme !



LES SURNOMS





N a beaucoup parlé des diamants de la couronne qu'il était question d'expulser comme de simples Capucins.

Je ne discuterai pas sur ce sujet, la politique n'étant pas de mon domaine, grâce au ciel. On m'a assuré que le gouvernement avait de très bonnes intentions, mais on sait que l'enfer en est pavé.

Si ces cinq millions de joyaux en disgrâce aident à sortir de leur misère des artistes d'avenir — joyaux intellectuels extrêmement intéressants — je trouverai que les intentions du gouverne-

ment étaient réellement louables. Mais, si on en achète des faux marbres antiques et des tableaux apocryphes — comme cela s'est vu — je penserai qu'on pourrait laisser au trésor de la France, une de ses plus indiscutables richesses.

Qu'il me soit permis, en ma qualité de mondain, de célébrer ceux qui vont peut-être disparaître :

O bijoux ! fleurs mystérieuses, écloses dans les profondeurs de la terre ou de l'Océan, rayons de soleil arrêtés au passage, reflets de lune, dont se pare la beauté mélancolique, larmes du matin, prises au cœur des roses, étincelles douées d'immortalité, petits morceaux de ciel pour lesquels on se damne, depuis Vénus la blonde sortant de la mer sous une pluie de perles, toutes les femmes vous ont chéris.

Cléopâtre n'a rien trouvé de plus magnifique que de fondre les perles d'Ophir et de les boire.

Les impératrices romaines ont jeté sur leurs corps altiers les trésors d'Orient payés par le sang de milliers de soldats.

Il y a des volumes de douleurs, de dangers et d'héroïsmes autour de ces féeriques cailloux.

On pourrait écrire un livre sur *Sa Hautesse le Diamant*, *Fils du Soleil*. Implacable et splendide

comme un souverain de cette Inde idolâtre, où il est né, — le diamant règne en astre suprême dans la sphère des joyaux. A côté de sa radieuse toute-puissance, chatoie le rubis, un prince encore,



portant trois pourpres, où se confondent le rayon, la flamme et le vin.

L'émeraude, aux lueurs reposantes, fait songer à l'eau des grands lacs, où se reflètent les arbres penchés.

Le saphir peut s'appeler le poète des gemmes. Il est d'une couleur que le ciel même reproduit à peine. En le contemplant, on songe à un grand œil bleu sombre, plein d'amour et d'infini.

L'améthyste, cette pensée cristallisée, triste et charmante, a été créée pour briller sur le deuil

des jeunes veuves. Voici encore la chanson prismatique de l'opale, rose et blanche, teintée de bleu pâle, telle qu'un glacier au lever de l'aurore, puis les transparences rêveuses de l'aigue-marine coulant comme un ruisseau limpide, auprès des turquoises, ces fleurs bleu-pâle, épanouies sous les neiges de Sibérie. Les blondes topazes gardent des pailletages de vin de Champagne, des clartés d'or translucide, l'œil de chat miroite et luit avec son mystérieux rayon gris-verdâtre, pareil au regard d'une sorcière.

Enfin, dans sa divine pâleur, apparaît la perle, cette reine, rivale ou alliée du diamant, présent des sirènes à leurs sœurs les femmes, irrésistible dans sa blancheur, irisée et tremblante, destinée à l'oreille rose des patriciennes.

On a remarqué que les caractères de femmes se peignaient dans le choix de leurs pierreries.

La mondaine, éprise de luxe et de brio, préfère à tout, le diamant.

La femme un peu romanesque adore le saphir. Les perles plaisent aux raffinées, d'instincts délicats, les turquoises aux rêveuses blondes, les rubis aux brunes passionnées, les émeraudes aux capricieuses altières, les opales aux mélancoliques.

Ces appréciations sont justes. Seulement les

femmes héritant de bijoux de famille, il peut arriver que leurs pierreries ne se trouvent pas en harmonie avec leur nature.

Cela est fâcheux. Il en résulte des dissonances.



La femme doit être un tout exquis. Etoffes, couleurs, fleurs et joyaux, doivent obéir à ses instincts, à ses élégances natives.

Des poètes ont honoré les joyaux en les donnant pour parrains à leurs œuvres. Th. Gautier

a écrit *Emaux et Camées*. Th. de Banville : *les Améthystes*.

Le plus bel écrin de l'Europe appartient à la reine d'Angleterre.

Celui de l'Impératrice de Russie pouvait l'égaler, mais il est dispersé.

La reine d'Angleterre possède le fameux Ko-hi-noor, un diamant colossal, un monolithe de diamant.

C'était l'œil d'une idole indienne. Il fut vendu par un brahme pour payer ses dettes.



L'autre œil avait été volé par un matelot.

Très singulier. Enfin, une idole peut être aveugle, n'est-ce pas ?

La baronne Alphonse de Rothschild possède un collier de perles incomparable. Elle l'a composé perle à perle, avec un soin d'artiste. Ceci répond tout à fait à ce que j'ai dit.

La baronne Alphonse est une personnalité, née dans le luxe, mais non exclusivement pour le luxe ; il y a mieux que l'or en ce monde, et personne ne le sait et ne le démontre plus qu'elle.

La reine des saphirs est la comtesse Marie Branicka. Elle en a des fleuves.

La princesse Yousoupoff a acheté à Nijni-Nowgorod ou recueilli par héritage des turquoises féeriques.

J'ai vu à la princesse de Metternich un collier à trois rangs de diamants qui cachait ses charmantes épaules sous un voile de feu.

On a beaucoup parlé des émeraudes de Mme Rimski Korsakoff. Je crois que la princesse Souvaroff, la séduisante et spirituelle fille du richissime M. Basilewski, en possédait de plus parfaites. Mme Ernest André avait aussi des émeraudes très admirées dans les salons de la haute finance. Quant à celles de Mme de Henckel, autrefois Mme de Païva, elles sont légendaires.

C'est elle qui, avant ses nouvelles grandeurs,

dînant chez Mlle Guimont, détacha toutes ses émeraudes, en remplit une assiette de dessert, et



les fit passer de main en main pour qu'on pût aisément les admirer.

Après quoi, elle dit au docteur Cabarrus ce mot philosophique :

— Et tout cela, pour venir ici !

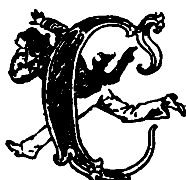
J'ai vu un collier commandé par Sarah Bernhardt

exécuté pour elle. C'est exquis. — Un collier de chien en pierreries, représentant toutes les fleurs des champs, réunies par des feuillages légers : petits coquelicots en rubis, marguerites en diamants, bluets en saphirs, puis des traînes délicates, retombant sur le cou et se terminant par des pervenches et des liserons. Une aquarelle en joyaux, tout cela chiffonné, léger, éblouissant, vraie parure de fée aux Miettes ou de Fleur des pois.



PREMIÈRES DE LA MODE





ECI est dédié aux Parisiennes.

Ne lisez pas ce chapitre, Parisiens, mes frères. J'ai déjà bien assez de peine à saisir l'insaisissable, à tenir les ailes de papillon de la fantaisie, à tâcher de la peindre dans ses chatoiements, ses envolements et ses métamorphoses, sans encore m'entendre dire par un lecteur grincheux : Il ne parle que toilettes !

Le chapitre des étoffes. — C'est d'abord et avant tout cette étoffe, moitié fleur et moitié fourrure, qu'on appelle la peluche. Soyeuse et chaude comme la loutre, douce et veloutée comme les pétales de la pensée, la peluche règne en souve-

raine. Les grands dignitaires de la cour, sont le velours, le brocart, le damas de Gênes, le velours de Venise, le satin royal et merveilleux, la gaze rayée. Puis, parmi les plus modestes, le drap, la vigogne, le cachemire hindou et le cachemire neigeux.

Le chapitre des couleurs. — Si jolies, ces nuances indécises ! On ne sait si c'est rose ou si c'est mauve ; c'est comme un cœur de femme qui change à chaque reflet du ciel. Et le bleu-lame de Damas, qui ressemble à des yeux d'Orient ! Et le bleu d'eau pareil à certains yeux de duchesse parisienne, tantôt gris, tantôt azur pâle, tantôt vert, tantôt ardoise. Et le rouge sombre, le rubis écrasé, le feu, le souci, teintes brûlantes, passionnées, qui enveloppent de lueurs d'incendie la pâle beauté des brunes. Et l'ivoire, ce blanc harmonieux, le rose-thé, ce fard des blondes délicates, la couleur cuisse de nymphe émue, la turquoise morte, la nuance plume de paon, la scabieuse, le gris de souris si coquet, le carmélite si austère, le noir mélancolique et noble, quelle palette il faudrait pour exprimer les effets de ces teintes multiples !

Le chapitre des chapeaux. — Là, nous sommes en plein caprice. Depuis la toute petite capote *colima-*



çon ruchée entièrement de velours foncé et doublée d'un plissé rose ou bleu de ciel, chef-d'œuvre de la plus parisienne des modistes, jusqu'à l'immense chapeau Longueville, renouvelé de Louis XIV, un feutre galonné d'or, décoré de onze plumes, tout se porte, tout s'accepte, à la condition que ce soit joli.

Mes préférences sont pour le chapeau Kitty-Bell, si gentiment romanesque avec son bord de castor souple avançant sur les yeux, ses profusions de plumes noires et son faisan doré peint de côté.

Séduisant encore, le chapeau Orléans en castor chamois, à plumes loutre et le coq gaulois appliqué à gauche en plumes de couleurs variées. Pour le théâtre ou les grandes visites, beaucoup de capotes Directoire avec armoiries ou monogrammes peints sur les brides.

Pour la promenade à pied, la toque de loutre ou de peluche. Enfin et toujours, le chapeau sérieux à bandeau de velours ou de jais et barbes de blonde ou de dentelle. Les grands chapeaux à la Flora-Campbell triomphent dans les landaus de style étranger sur les plus jolies têtes du Pérou et des États-Unis.

Le chapitre des manchons. — Toute une épopée.

O Boufflers, tu dirais que les amours frileux s'y réfugient en troupe et restent là prisonniers. Il y a le manchon-sac en loutre, ayant dessus un petit



sac où l'on glisse le mouchoir frissonnant de dentelles embaumées ou le bouquet de violettes de Parme vraies.

Le manchon-nid en satin coulissé, doublé de dentelles noires et blanches, avec tout un rassemblement de bengalis et de perruchettes effarées se blotissant dans les replis du satin.

Le manchon-fleur, grand comme rien, de peluche ivoire, rouge cardinal ou bleu marine et des touffes de roses, de soucis, de camélias et de violettes s'épanouissant au milieu dans des flots de dentelles.

Le manchon Watteau pour le soir : une ronde d'Amours peints sur satin blanc ; le manchon Coppée : des moineaux mouillés sur un ciel de satin noir ; le manchon Figaro : en velours noir entièrement recouvert d'une résille de chenille noir et or — trois colibris dans un nid de dentelle noire ; le manchon Duchesse : tout en marabouts imitant la fourrure, parsemé de petits nœuds de satin feu. Le Castillan en peluche, criblé de pois noirs ; une perruche orange au milieu, se détachant sur un éventail de dentelle noire. Le *Minerve* en skong ou zibeline, avec un nœud de satin noir et une tête de chouette.

Le chapitre des robes. — Courtes, le matin ; le soir, des traînes longues comme le discours d'un académicien, et mille fois plus enjôleuses et plus éloquentes. Ces serpentements de satin et de dentelles sont décidément ravissants, et on aurait bien tort d'y renoncer.

Le collant des robes est une des plus belles dées artistiques de ce siècle. Je ne parle pas de

l'horrible maillot, mais de la jupe qui prend les hanches avec une grâce respectueuse, et forme seulement derrière les beaux fouillis de plis chéris



des grands peintres.

Une merveille : les nouveaux corsages étincelants de jais blanc, jais noir, jais rubis ou vieil or, pareils aux cuirasses féeriques des Enchanteresses.

J'esquisse deux costumes types.

Le costume *Boyarde* peluche et satin noir. Quatre écharpes de peluche noire s'entrecroisant sur la jupe de satin, de manière à la cacher. Tout en bas, sous le plissé de peluche, un plissé de



satin vieil or, corsage de satin noir, à gilet de peluche. Casaque de peluche noire à pèlerine de renard argenté, poches et revers de renard argenté. Manchon de renard argenté à gros nœud noir et vieil or, dans lequel fleurit un bouquet de roses naturelles.

Costume Parabère. — Jupon uni de peluche bleu œil de roi, orné au bas d'un plissé très petit de satin bleu. Redingote ouverte à paniers en velours Louis XV vert-de-gris, moucheté de fleurettes bleu sombre. La redingote laissant voir un devant de corsage de peluche œil de roi, plissé en guimpe. Chapeau Régence en peluche bleu foncé, avec pouf de plumes bleu et vieil or.

Le chapitre des chemises. — Extraordinaire, mais *shocking*. Un écrivain de mes amis, le vicomte de Létorière, vient d'écrire dans un livre, appelé *Amours et Amitiés Parisiennes*, une piquante étude sur l'influence des passions sur le costume, j'y renvoie les curieuses.



UN BAL A L'ÉLYSÉE



Le ravissant palais, où madame de Pompadour jeta par toutes les fenêtres l'or d'un roi amoureux, est resté un bijou d'architecture. Temple des galantes élégances d'une sultane favorite, les contrastes du sort ont corrigé ces profanes souvenirs par la gravité républicaine.

Entre la rue de l'Elysée et l'avenue Marigny, s'étend le jardin du palais. Sur les arbres frissonnants et dépouillés, la neige a jeté son hermine sans tache. Hors, savez-vous quels sont les plus proches voisins de M. le Président de la République ? D'un côté, Mgr le duc d'Aumale et

M. Rouher ; de l'autre, M. de Rothschild, trois souverainetés, résumées en ces trois noms : la Monarchie, l'Empire et le veau d'Or. (Cette dernière inamovible !)

Le jour de la première réception à l'Elysée, soixante-dix-huit couverts avaient été disposés dans la vaste salle à manger. La table, simplement décorée d'un surtout d'argenterie Christofle et de coupes montées, remplies de raisins, de mandarines, de fruits frais ou confits. Les assiettes, en sèvres, à mouchetures d'or, bordées d'une bande bleu sombre rehaussée d'or (style premier Empire). Pas de fleurs.

Autour de cette table se sont placés les ministres avec leurs femmes, les membres du corps diplomatique avec leurs femmes et quelques invités de choix.

On a continué à donner le pas sur tous les ambassadeurs à Mgr Czaki, nonce du Pape. (Le prince Orloff s'était fait excuser), lord Lyons, le prince et la princesse Hohenlohe, la princesse Elisabeth Hohenlohe, le marquis et la marquise de Molins, la marquise del Moral, Mme Sagrario assistaient au dîner. Très bien représentée l'ambassade espagnole. De jolies toilettes et quels beaux yeux !

Je citerai encore la blonde comtesse de Moltke, — née Seebach — (ambassade de Danemark), Mme Nazar-Agha (Perse) dont le poète Saadi eût



chanté les regards de gazelle.

Le général Cialdini, Essed-Bey, M. Kern, le baron et la baronne de Beyens, le baron, la baronne et Mlle de Zuylen (Hollande), M. et Mme de Reither, la jolie Mme Backmeteff (Russie).

Entre toutes les Françaises, brillait la comtesse

Béatrix de Choiseul, femme du sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères. Quand j'aurai nommé MM. Wilson et Francis Charmes, j'aurai à peu près désigné les noms des principaux convives.

Parmi les personnes venues à la réception du soir, on a remarqué les généraux Schmitz, de Gallifet, Cambriels, Clinchant.

Mme Clinchant en très jolie toilette blanche et mauve, marabouts mauves poudrés d'argent dans les cheveux, — Mme Cartier, une femme d'esprit, une assidue des cours de M. Caro et des séances de l'Académie, en satin rose et satin noir, avec touffes de roses, — Mme Dreyfus, très élégante toilette de satin noir, brodé de jais, le haut du corsage décolleté en vieille dentelle de Venise. Un très joli collier de chien, en perles fines.

Mme Pallain, tout en satin noir à tablier couvert de jais, à immense traîne. Plumes dans les cheveux.

La jolie Mlle Gastelier en blanc, genre Lancret, la jupe et le corsage drapés de tulle et fleuris de roses.

Mme Grévy, qui faisait les honneurs gracieusement, portait une toilette demi-montante de satin noir à tablier de satin vieil or, paré de dentelles noires. Corsage habit, brodé de jais.

Mlle Grévy une charmante toilette de soie mate blanche, parée d'une écharpe de satin blanc nouée à l'orientale, sur la jupe. Perles fines sur un velours noir.

M. Grévy reçoit très bien. Il a beaucoup de correction dans les manières et ressemble à un membre du Parlement anglais.

On a même remarqué que sa politesse avec les femmes est délicate, raffinée, d'une courtoisie souriante, pleine de tact, avec des manières d'un siècle plus galant, dans l'honnête acception du mot.

Le Palais de l'Elysée fut bâti par le comte d'Evreux, cadet de la maison de Bouillon, marié à la fille du financier Crozat.

Commencé en 1718 par l'architecte Molet, l'Elysée fut racheté et fort embelli par la marquise de Pompadour, à la mort du comte d'Evreux.

La plus célèbre fête qu'elle y donna fut une fête dans le goût Watteau, où les duchesses à couronnes fleuronnées se costumèrent en bergères à houlettes.

Ce ne fut pas un loup qui troubla cette bergerie, mais l'excès des lumières inquiétant les moutons ; ils se précipitèrent affolés à travers les galeries,

et le ballet merveilleux se changea en bouffonnerie.

Mme de Pompadour légua l'Elysée au Roi. Il devint plus tard la propriété du comte de Provence.



La décoration des appartements est fort différente de celle d'il y a cent ans. Mais la disposition des salons est restée à peu près la même.

En sortant de la salle à manger, on passe d'abord dans le salon des « Vernet », ainsi nommé parce qu'il est décoré de deux panneaux de Carle Vernet, représentant un château allemand et une vue des bords du Tibre.

Une originale console 1er Empire, fixe l'attention. En sèvres bleu foncé, à colonnes de sèvres, elle sert en même temps de jardinière.

Des fleurs épanouies au pied de la console produisent un charmant effet. Pendule également en sèvres — de plus en plus Empire. M. Grévy semble avoir une prédilection particulière pour ce style néo-grec.

Il partage cette préférence avec une des plus jolies femmes de Paris : Mme Wilkinson. Le voilà en si bonne compagnie, que je n'ose plus rien dire contre les palmettes, les acajous et les têtes de sphinx.



La serre, construction toute récente, offre aux causeries un asile sous ses palmiers, près de ses cactus, de ses magnolias, de toute cette brillante végétation des tropiques, qui fait avec la neige un si étrange contraste. Des sièges rustiques en jonc,

capitonnés de damas cerise, des tables de bambous couvertes de peluche, composent le mobilier de la serre.

A côté de la serre et du salon des Vernet se trouve le salon des Aides-de-Camp.

C'est en réalité le salon d'entrée.

Là, le Président de la République accueille ses visiteurs les soirs de réception.

Les boiseries de deux gris rosés, sculptées dans le plus joli goût Louis XV, surmontées de dessus de portes par Chapelain, ont entendu retentir bien des noms, surpris certainement d'avoir résonné sous les mêmes lambris.



Depuis Napoléon Ier, l'empereur Alexandre et le roi Louis XVIII, se succédant sous le même

toit, l'histoire et les murailles officielles ont dû cesser de s'étonner. Elles auraient eu trop à faire.

Le salon des Aides-de-Camp, meublé en tapisserie de Beauvais, fond bleu de ciel à bois dorés, offre pour plus gracieux ornements les deux baigneuses de Falconnet, en biscuit de sèvres, se faisant vis-à-vis sur des consoles, aux extrémités de la pièce.

Dans le grand Salon s'étend un tapis Louis XIV où brille encore de son éclat non pareil le soleil royal :

Tapis, as-tu vu La Vallière ?
Laquelle était la plus légère ?
Est-ce la nymphe Montespan ?
Est-ce Hortense avec un roman,
Maintenon avec un bréviaire
Ou Fontange avec son ruban ?

Le meuble Régence en gobelins fond d'or pâle, cerné de Carmélite, n'est qu'un épanouissement de roses et d'œillets aux couleurs veloutées et fraîches. Deux statues modernes : Une tendre Clotilde de Surville en marbre blanc tenant « son doux enfantelet » dans les bras ; une svelte Fortune de bronze apparaissant aux visiteurs. La Maternité est blanche et souriante. La Fortune, fière, dure et retentissante. L'apologue paraît complet, sans qu'on y ait songé.

Le salon de l'hémicycle, où se réfugie le corps diplomatique dans les grands bals, doit à sa forme même une élégance particulière.

Dans sa partie cintrée se détache une tapisserie splendide : le Jugement de Pâris. La Sagesse à demi voilée tournerait la tête aux plus graves académiciens. Mais, je m'arrête...

Le meuble est en gobelins bleu de ciel, tout semé de bergères enfantines.

Je passe rapidement dans le salon du Conseil des ministres, où tous les souverains de l'Europe sont représentés en peinture, pour arriver au salon de service, paré de tableaux modernes d'une valeur discutable.

La maison militaire et civile de M. Grévy étant fort aimable, on peut s'arrêter dans le salon de service, malgré les tableaux.

Le cabinet du général Pittié ouvre sur ce salon.

Encore un mobilier premier Empire ! en damas jaune et rubis. Le char de Vénus orne la cheminée du général-poète.

Le cabinet de M. le Président de la République est placé auprès de celui du général. Il est très beau et très sévère.

Une immense bibliothèque cintrée occupe le fond de la pièce. Des chaises de damas vert sombre

sont rangées devant. Un guéridon couvert de livres est reculé près de la bibliothèque.

Un immense bureau d'acajou, à ciselures dorées occupe le milieu du cabinet. Il est couvert de papiers, de livres de toutes sortes.

Un canapé de damas vert, près de la porte, faisant face à la cheminée, est la place favorite du Président quand il cause avec un visiteur.

M. Grévy, je l'ai déjà dit, reçoit tout le monde sans distinction de rang ou de position.

Il a gardé la simplicité du temps passé.

La chambre du Président de la République a des tentures de satin bleu de ciel et un lit à estrade très majestueux.

Mais la curiosité doit rebrousser chemin. Il ne faut pas troubler les rêves du chef de l'Etat.



L'HOTEL DROUOT





Qui croirait qu'à l'Hôtel des Ventes, cet escalier poudreux, ces salles enfumées voient passer tous les jours des gentlemen accomplis, des femmes jolies, spirituelles, aristocrates, ne craignant pas de se confondre dans la foule sordide des marchands d'orviétans, des revendeuses à la toilette, des bohêmes et des usuriers?

Le livre de comptes de l'Hôtel des Ventes est un livre d'or. On y voit les noms du duc d'Aumale, du prince de Galles, du duc de la Trémoille, du duc de Mouchy, du prince Demidoff, du baron Alphonse de Rothschild, des baronnes de Roths-

child, de sir Richard Wallace, de M. Alexandre Dumas fils, de la duchesse de Bauffremont, de M. Arsène Houssaye, de la comtesse Potocka, du marquis du Lau, du marquis du Bois-Thierry, du marquis d'Armaillé, de MM. de Goncourt, Paul de Saint-Victor, Double et du Sommerard.

La liste des grands amateurs tiendrait trop de place pour que je la donne complète.

Plusieurs physionomies de collectionneurs sont à esquisser et je n'y manquerai pas.

Parmi les amateurs intéressants, on n'a pas encore classé le collectionneur sentimental.

Il mériterait la première place si l'intérêt des collections obéissait à cet axiôme : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

L'Anglais qui coupe les rideaux de Mme de Staël ou achète la plume qui signa l'abdication de Fontainebleau est un collectionneur sentimental.

Une jolie américaine a réuni tous les encriers célèbres qu'elle a pu se procurer. J'ignore si le très fameux encrier de M. Laboulaye figure dans ses vitrines. Mais elle en a de Mme de Pompadour, de Marie-Antoinette, de Mmes de Genlis, de Chateaubriand, de Victor Hugo. Ce dernier est un galet, creusé, tout taché d'encre, qu'elle m'a

montré fièrement. Probablement, c'est le seul authentique.

Je ne voudrais pas lui ôter ses illusions, mais le Sèvres Pompadour, me fait l'effet d'être né rue Poissonnière, et les fleurs de lys de France m'ont paru ajoutées à un encrier du Consulat.

La plus remarquable des collectionneuses sentimentales, c'est Mme la comtesse de C..., femme du député.

La comtesse peut consacrer à ses fantaisies des sommes importantes. Elle se méfie du passé. Son musée est tout moderne.

Elle garde, dans un médaillon richement orné, un bouton de... guêtre de M. Gounod. Elle a mis dans un écrin un vieux pinceau de M. Meissonier; un cothurne de Rachel est accroché dans son boudoir; une cravate de Capoul est enfermée dans un coffret. Sa collection, extrêmement variée, n'a de valeur que par la pensée qu'elle y attache et la peine qu'elle s'est donnée pour la réunir. C'est une collection attendrissante et naturaliste.

D'ailleurs, l'aimable femme raconte gaiement ses aventures et ses déceptions.

Voici la dernière :

La comtesse ayant été saisie d'admiration devant une des nymphes de M. Henner.

Elle ne connaissait pas le grand artiste et voulait à tout prix un souvenir de lui.

Un matin, elle se décida à aller le demander elle-même. Elle arriva vers une heure chez le peintre de la *Jeune Fille à la fontaine.*

M. Henner venait de sortir.

La comtesse exprima ses regrets au domestique et ajouta qu'elle allait bientôt retourner dans son château, qu'avant de s'éloigner de Paris elle aurait payé au poids de l'or un objet ayant appartenu au maître.

Elle ne voulait pas un objet de prix, mais une inutilité, un rien, qui lui serait précieux parce que l'homme célèbre l'aurait touché.

Le Scapin, excessivement malin, comprit tout de suite la comtesse et lui proposa une chose charmante, pleine de poésie : des noyaux de cerises... Justement, monsieur venait de déjeuner et les noyaux étaient encore sur son assiette.

Pour chaque noyau, la comtesse donna un louis et partit radieuse.

Quelque temps après, elle rencontra M. Henner à dîner chez des amis. Au dessert, on offrit une magnifique corbeille de cerises.

M. Henner la laissa passer sans y toucher.

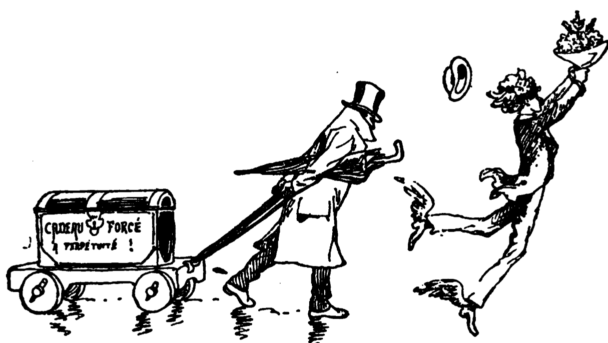
— Vous n'en mangez pas? demanda Mme de C... avec étonnement.

— Excusez-moi, madame, je déteste ces fruits. Le domestique avait vendu ses noyaux à lui!

(Absolument authentique.)



LES CADEAUX





L y a toutes sortes de cadeaux : le cadeau magnifique et le cadeau modeste, le cadeau spirituel et le cadeau bête. Mais les cadeaux sans exception peuvent se classer en deux catégories : le cadeau *volontaire* et le cadeau *forcé*.

Le cadeau volontaire possède une grâce particulière comme tout ce qui vient du cœur et ce qui s'y adresse. Un homme n'eût-il le droit d'offrir à une femme que des bonbons ou des fleurs, le cadeau volontaire se trahira par la broderie recherchée du sac, ou par la rareté du bouquet.

Depuis le seigneur Jupiter descendant en pluie d'or dans le logis de la cruelle Danaë, le cadeau forcé est presque toujours de l'argent. Quand il n'est pas monnayé, c'est un objet banal, acheté à la première enseigne venue. O Parisiennes, si fines et si dignes d'admiration, faites votre profit de ce proverbe : « Dis-moi ce que tu donnes et je te dirai ce que tu éprouves ! »



Le sac de satin signé du confiseur à la mode est une carte de visite, la touffe de roses annonce plus de prétentions, le coffret de bonbons essaie d'être aimable, le bibelot ancien est une candidature, l'objet chiffré, armorié, fait exprès, composé à l'avance, devient un madrigal et vous pouvez, à l'aspect différent de ces cadeaux, vous écrier, comme aux jeux innocents : Il a froid, il se réchauffe ! il brûle.

Au risque de jeter le trouble dans les ménages, ce qui n'est pas mon intention, j'avouerai que le mari qui tire de son portefeuille un ou dix billets

de mille francs pour les offrir à sa femme, garde dans le cœur moins d'amour que celui qui a commandé un bijou original, une toilette nouvelle, une fantaisie, un rien, qui vient déclarer : J'ai pensé à vous !

Grâce au ciel, l'argent ne paie pas tout. On n'achète ni les âmes ni les tendresses. Ce qu'il y a de plus précieux dans le cœur ne se chiffre pas en espèces sonnantes.

L'honneur et l'amour sont deux réfractaires, que tous les millions du monde ne sauraient payer. — Un honneur et un amour qui se vendent ne méritent plus leur nom.

Le roi Louis XVIII portait une grande affection à la comtesse de Cayla. C'était une amie *spirituelle* dans toute l'acception du mot. Le roi Louis XVIII ne vivant que par l'esprit.

La comtesse de Cayla était jolie, bonne, intelligente. En quinze ans de faveur, elle ne se fit pas un ennemi, — mais elle était dépensière. Le roi croyait devoir réparer tous les ans les brèches que la belle comtesse faisait à sa fortune.

Une année, il lui offrit une Bible illustrée de nombreuses gravures. Sur chaque gravure le papier de soie était remplacé par un billet de mille francs.

Une autre année, un sac de pralines fut le présent du roi. Quoi de plus simple ?

Chaque praline était roulée dans un billet de Banque.

La comtesse possédait de beaux cheveux blonds qu'elle bouclait sur le front à la mode de son temps. Cette chevelure devint le prétexte d'un troisième présent : un fer à friser en or et un gros paquet de papier à papillottes, sortant de la



Banque de France.

Convenons que pour un latiniste, le roi ne s'en tenait pas à la pluie d'or du vieux Jupiter et s'entendait en galanterie.

François I[er] donna à sa première idole, la

comtesse de Chateaubriand, des joyaux chargés de chiffres, de devises et d'emblêmes.

Plus tard, il eut le mauvais goût de les réclamer. La fière grande dame fit fondre les bijoux, en renvoya les lingots au monarque en disant : « Voici l'or et les pierreries ; quant aux devises, elles me restent trop chères pour que d'autres yeux les lisent. »

Le premier présent de Louis XIV à Mlle de la Vallière fut un bracelet orné d'un camée antique, entouré de gros diamants. Il appartenait à Anne d'Autriche. Le jeune Roi lui demanda de le lui céder, espérant avec raison que Mlle de la Vallière serait flattée de porter un bijou cher à la Reine-Mère.

La reine ne le refusa pas. C'est en voyant ce bracelet à sa fille d'honneur, que Mme Henriette d'Angleterre découvrit la passion de Louis XIV pour une autre qu'elle.

On écrirait un volume sur les cadeaux offerts aux souverains et aux femmes célèbres. Je me borne à noter un des derniers qui fit du bruit dans Paris, sous l'Empire. C'était un panier de figues envoyé par Napoléon III à une belle dame, qui parut dans un tableau vivant, costumée en Cléopâtre. Les figues mûres arrivaient de Pro-

vence : un aspic se cachait sous les fruits. L'aspic venait de Golconde. Il était éblouissant et pouvait s'enrouler plusieurs fois autour d'un bras de statue vivante.

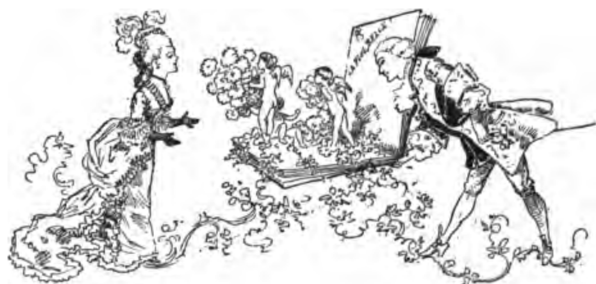
Je termine par quelques vœux : Puissiez-vous, chères Parisiennes — et vous toutes, amies inconnues — qui me lisez, trouver dans les cadeaux offerts le sentiment que vous y cherchez.



TABLE

DES

MATIÈRES





ACHEVÉ D'IMPRIMER

SUR LES PRESSES DE

DARANTIERE, IMPRIMEUR A DIJON

le 14 Mai 1881



POUR

EDOUARD ROUVEYRE

LIBRAIRE ÉDITEUR

A PARIS

[illegible]